NUMERO 28 12 FÉVRIER 1949

Illinois State Library

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Jean. Gisèle. Hervé.

Gabrielle. Hervé.

Hervé. Françoise.

Jean. Gisèle.

Pierre. Françoise. Gabrielle. Hervé. Gisèle.

1 HERVÉ. — *La présentation était d'ailleurs bien inutile, vous avez déjà fait une très jolie carrière au cinéma.* (ACTE PREMIER, SCÈNE XI.)

2 GABRIELLE. — *Embrasse-moi !*
HERVÉ. — *De grand cœur ! Tu permets, Gisèle ?* (ACTE PREMIER, SCÈNE XII.)

3 HERVÉ. — *Veux-tu que je te console ?* (ACTE II, SCÈNE II.)

4 JEAN. — *Gisèle, je vous aime, Voilà...* (ACTE II, SCÈNE IV.)

5 GABRIELLE. — *Pas d'attendrissement ! Embrasse-moi !* (ACTE II, SCÈNE VI.)

INTERDIT AU PUBLIC

Pièce en trois actes

de Roger DORNÈS et Jean MARSAN

Cette œuvre a été créée à Paris le 26 mai 1948 au Théâtre de la Comédie-Wagram dans une mise en scène de PASCALI et un décor de Philippe HOFFENBACH.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris es droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Roger DORNÈS et Jean MARSAN. Représentant des auteurs : RICHARD, Bureau International des droits d'auteur, 9, rue Marbeau Paris (XVIe).

Illinois U Library

PERSONNAGES :

Hervé Montagne.	*JACQUES-ERWIN*
Jean Bayard.	*Robert FAVART*
Pierre Montagne.	*Hubert NOËL*
Robert Guisard	*MAXIME-FABERT*
Le Régisseur.	*Christian GALLO*
Gabrielle Tristan.	*Mary MARQUET*
Gisèle Montagne.	*Gisèle GRANDPRÉ*
Françoise Gallier.	*Claire NEUVILLE*
Nicole Guisard.	*Jeanne LONGUET*

DÉCOR :

Un décor unique : le foyer des artistes à la Comédie-Wagram.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Robert compulse un agenda. Nicole va et vient d'un air rageur.

ROBERT. — Il n'y a plus de comédienne sur la place de Paris.

NICOLE. — Merci.

ROBERT. — Non, mais regarde toi-même ! Regarde-moi ces noms ! Des petites filles, des petites de tous les âges, des laiderons, de toutes les couleurs de cheveux ! Mais une femme !

NICOLE. — Oh ! Oh ! Oh !

ROBERT. — C'est vraiment incroyable dans une profession aussi encombrée de ne pas pouvoir trouver une femme, une femme qui puisse jouer une femme, une vraie femme, qui ait l'air d'une femme, qui fasse femme...

NICOLE. — Robert, arrête ou je fais un malheur !...

ROBERT. — Voyons. *(Il feuillette toujours son agenda.)* Voyons... Il y a bien... Hum... oui, il y a évidemment Jeanne Marnay.

NICOLE, *soudain d'un calme effrayant.* — Robert !

ROBERT. — Ma petite fille ?

NICOLE. — C'est une plaisanterie ?

ROBERT. — Je ne comprends pas.

NICOLE. — Tu ne comprends pas ? Si jamais Mme Jeanne Marnay met les pieds dans ce théâtre ce sera l'arme blanche, l'arme à feu, le vitriol, la corde, le poison ou les griffes, mais elle ne sortira pas d'ici vivante. Tu as bien compris ?

ROBERT. — Ecoute, Nicole ; mon petit, je suis très embarrassé... ce n'est pas une raison parce que cette femme a été ma maîtresse dans le temps...

NICOLE. — Il y a six mois exactement.

ROBERT. — Heu...

NICOLE. — Le 27 avril, à 17 heures, 53, passage Brady, deuxième à gauche. Plus un mot sur ce sujet, je te prie.

ROBERT, *vaincu.* — Bien. *(Sonnerie du téléphone.)* « Allô... c'est moi-même. Bonjour, mon cher futur auteur ! *(Son ton est suave, mais sa physionomie exaspérée.)* Oui. Nous répétons *la Femme simple*, d'Hervé Montagne... En effet, Luciane va avoir un enfant, et c'est elle qui devait créer la pièce... Mais non, ce n'est pas une catastrophe, nous trouverons quelqu'un d'autre, il n'y a que l'embarras du choix. Mais je vous oublie d'autant moins qu'il y a dans votre pièce un très joli rôle pour ma femme... Vous savez bien que je ne mens jamais ! Au revoir, cher ami ! » *(Il raccroche.)* Ouh ! là, là ! Ça commence ! Ah ! cette Luciane ! Elle me met dans une situation !

NICOLE. — Tu pourrais peut-être continuer à chercher au lieu de geindre.

ROBERT, *de nouveau dans son agenda.* — Ah ! Germaine Henri !

NICOLE. — Voyons, Robert...

ROBERT. — Ecoute, non, c'est insupportable, chaque fois que je vais citer un nom tu ne vas pas me dire que c'est une ancienne maîtresse...

NICOLE, *avec une grande pitié.* — Oh ! n'exagérons rien...

ROBERT. — Alors ?

NICOLE. — Elle est à la Comédie-Française, voyons !

ROBERT. — Encore ! Mais elle voulait quitter le Français, il y a un an.

NICOLE. — Elle y est retournée.

ROBERT. — Bon, enterrée, Germaine Henri ! Ça va bien ! Ça continue ! Et, dis-moi, tu dois savoir ça, toi, Luciane, quand est-ce qu'elle aura mis bas ?

NICOLE. — Elle doit accoucher à Pâques.

ROBERT. — En pleine saison ! A-t-on idée d'accoucher en pleine saison ! Quand on est comédienne on accouche au mois d'août. Tiens ! Tiens dans les *R* ! Je les compte... Trente-deux ingénues piquantes, pas une femme, pas une femme ! Ah ! évidemment. *(Il devient rêveur.)* Gabrielle Tristan !

NICOLE. — La première femme d'Hervé ? Mais tu es fou !

ROBERT. — Gabrielle Tristan jouant une pièce d'Hervé Montagne ! Les époux désunis réconciliés par l'art ! Nous ferions 150.000 tous les soirs.

NICOLE. — Un os : ils sont remariés chacun de leur côté.

ROBERT. — Justement : ils passeraient par-dessus ces contingences dans le but de collaborer à un spectacle incomparable... Les gens se battraient pour entrer dans la salle.

NICOLE. — Tu t'imagines que la nouvelle Mme Montagne...

ROBERT. — Et la publicité, pas un sou de publicité avant la pièce ! Au lieu de payer des placards à la page des théâtres nous aurions des papiers en première page avec des manchettes de douze centimètres.

NICOLE. — Ne t'excite pas, puisque c'est impossible.

ROBERT. — Bien sûr, ça me coûterait deux fois le prix de Luciane, mais ça me rapporterait le triple.

NICOLE. — Quand tu auras fini de faire de la poésie pure ?

ROBERT. — Ah ! Tais-toi, ça me fait trop de peine. *V... V... X... X... Z...* Rien, rien, rien.

NICOLE. — Il n'y a qu'un nom auquel tu n'auras pas pensé.

ROBERT. — Mon Dieu, dis vite, dis vite.

NICOLE. — C'est inouï. Ah ! les maris ne sont

jamais les premiers à savoir qu'ils sont trompés, mais toujours les derniers à savoir que leur femme a du talent !

ROBERT. — Je suis trompé ?

NICOLE. — Non, hélas ! Mais « j'ai du talent » !

ROBERT, *rassuré.* — Ah ! bon...

NICOLE. — C'est tout l'effet que ça te fait ?

ROBERT. — Quoi ?

NICOLE. — Que je dise que j'ai du talent.

ROBERT. — Mais, mon chéri, je le sais...

NICOLE. — Et alors ?

ROBERT. — Ecoute, mon petit bonhomme, sois raisonnable. Le rôle de Yolande dans *la Femme simple* c'est l'affaire de Luciane, ce n'est pas la tienne... Tu n'as pas le... le...

NICOLE. — Quoi, quoi, je n'ai pas le... le...

ROBERT. — Tu sais parfaitement que dans ce rôle il faut avoir le...

NICOLE. — Et alors ? Depuis trois ans que nous sommes mariés tu aurais pu commencer à t'apercevoir que je l'avais un peu, le...

ROBERT. — Mais tu ne l'as pas suffisamment !

NICOLE. — Je ne l'ai pas suffisamment ! Je n'ai pas suffisamment le... le quoi d'abord, le quoi ! Je te mets au défi de me le dire !

ROBERT, *suffisant.* — Nicole, pour l'amour du ciel !

NICOLE. — Ecoute-moi, Robert.

ROBERT, *résigné.* — Allons-y.

NICOLE. — Quand Hervé sera là tu vas me proposer...

ROBERT. — Mais jamais de la vie !

NICOLE. — Tu me proposeras, ou je me proposerai toute seule !

ROBERT. — Bon.

NICOLE. — Et nous verrons si M. Hervé Montagne trouve, oui ou non, que j'ai le...

ROBERT. — Ma chérie, entendons-nous. Tu jouerais fort bien le rôle. Mais l'interprète idéale, parfaite, indiscutable pour *la Femme simple*...

SCÈNE II

HERVÉ, *entrant.* — Je l'ai trouvée !

ROBERT. — Allons, bon !

HERVÉ. — Dans mes bras, ma petite Nicole !

NICOLE. — Bonjour, Hervé.

ROBERT. — Comment vas-tu ?

HERVÉ. — A merveille, puisque je l'ai trouvée !

ROBERT. — Mais dis vite, dis vite !

HERVÉ. — Une seconde, je te prie, je tiens à ménager mes effets. D'abord, toi, où en es-tu ?

ROBERT. — Moi ! Mais rien, mon cher, rien !

HERVÉ. — Homme de peu d'imagination !

ROBERT. — Je voudrais t'y voir : je viens de passer en revue mon carnet d'adresses. De l'ingénue, de l'ingénue, c'en est écœurant ! Pas une femme.

NICOLE. — Mais arrête-toi de répéter tout le temps la même chose, c'est extrêmement vexant.

HERVÉ. — Tiens, Nicole qui prend ça pour elle ! Ma chère amie, n'ayez aucune inquiétude, votre mari est bénêt, il y a encore des femmes !

NICOLE. — Aaah !

HERVÉ. — Je me demande pourquoi je n'y avais pas pensé tout de suite.

NICOLE. — Ne vous excusez pas !

HERVÉ. — Il me fallait évidemment quelqu'un qui ait déjà beaucoup travaillé avec moi... qui ait joué mes œuvres...

NICOLE. — Et qui les admire tant...

HERVÉ. — Vous ne vous imaginez pas comme je suis heureux !

NICOLE. — Et moi donc !

HERVÉ. — Comme c'est gentil à elle de prendre une telle part... Surtout que, dans *la Femme simple*, vous n'avez pas grand-chose à faire. *(A Robert :)* Elle est un peu sacrifiée.

ROBERT. — Oui... hum... un peu...

NICOLE — Ah ! vous trouvez que je suis...

HERVÉ. — Seulement dans le moindre bout de rôle vous savez si bien vous tailler un succès... Mais, c'est vrai, j'oublie le principal : j'ai trouvé l'interprète idéale ! *(A Nicole :)* Devinez ?

NICOLE, *pincée.* — Oh ! vous savez, je ne suis pas forte pour les devinettes...

ROBERT. — Mais dis-nous, je suis sur des charbons...

HERVÉ, *plaçant son effet.* — Gabrielle Tristan !

Nicole s'écroule dans un fauteuil.

ROBERT. — Oh ! ça ! par exemple ! Je viens d'en parler à Nicole... N'est-ce pas, Nicole ? *(Nicole pousse un grognement qui peut passer pour affirmatif.)* Oh ! alors là, c'est la femme du rôle ! Seulement, crois-tu qu'elle accepte ?

HERVÉ. — Mais c'est d'accord !

ROBERT. — Déjà ?

HERVÉ. — Sans en parler, je lui avais donné la pièce à lire : je viens de lui téléphoner. Si tu l'avais entendue. Elle était folle de joie.

ROBERT. — Mais son mari, Jean Bayard ?

HERVÉ. — Mon successeur ? Gabrielle se fait fort de le décider. Elle lui en parlera dès qu'elle se sera mise d'accord avec toi.

ROBERT. — Ah ! j'en suis comme deux sous de frites.

HERVÉ. — Et, tiens-toi bien, ce n'est pas tout !

ROBERT. — Oh ! alors, attends ; je m'assois.

HERVÉ. — Jean Bayard, le second mari de ma première femme, joue aussi !

ROBERT. — Oh ! mon Dieu ! J'ai bien fait de m'asseoir ! Tout ce monde va me coûter une fortune ! Et tu penses qu'il marchera ?

HERVÉ. — Comment ? Jouer une pièce de moi ! Mais c'est un garçon intelligent, voyons. Et puis, il sera idéal : le rôle lui va comme un gant.

ROBERT. — Oh ! là ! là ! que ça va me coûter cher !

HERVÉ. — Mon bon ami, ce n'est pas le moment de faire la petite bouche. Gabrielle Tristan jouant une pièce d'Hervé Montagne, son premier époux, avec Jean Bayard, le second, tes recettes vont faire un bond vertical !

ROBERT. — Là je t'arrête : ton nom suffit pour faire salle comble. Je ne ferais pas un sou de plus avec toutes les vedettes du monde.

HERVÉ. — Ça, c'est assez juste.

ROBERT. — Avec les frais que j'ai : costumes, loyer, patente, chauffage, électricité, personnel fixe, décors, caisse de compensation et autres

taxes, publicité, etc., si j'ai 30.000 francs de plateau il m'est matériellement impossible de m'en sortir.

HERVÉ.— Pourtant...

ROBERT. — Fais une fois les comptes avec moi, tu verras.

HERVÉ. — Ça, mon vieux, c'est ton métier ; ta petite cuisine intérieure, ça ne me regarde pas.

NICOLE. — Mais, Robert, tu avais tellement envie, tout à l'heure, que Gabrielle Tristan joue ?

ROBERT. — Hum... Je ne puis oublier qu'Hervé est mon plus vieil ami, que nous avons connu ensemble les minutes les plus émouvantes de nos carrières...

HERVÉ. — Ton théâtre a vu mes plus grands succès...

ROBERT. — Je suis ton ami avant d'être directeur et, avant tout, homme de théâtre. Malgré les difficultés que je prévois, je fais mon deuil des légitimes espoirs financiers qu'éveillaient en moi les beautés de ta pièce, et je sacrifie ma tranquillité et mes espérances à l'art et à la joie que j'éprouverai à voir ton œuvre portée aux nues par une interprétation incomparable.

NICOLE. — Et allez donc...

HERVÉ. — Voilà qui est parler !

ROBERT. — Tu ne doutais pas, je pense, de mon acceptation ?

HERVÉ. — Pas un instant ! J'ai donné rendez-vous à Gabrielle ici à 5 heures pour que vous mettiez au point les petits détails matériels.

HERVÉ. — Elle a dû faire prévenir son mari, qui viendra sans doute aussi. J'ai demandé à ma femme de passer au théâtre pour la mettre au courant de l'entrevue officielle.

ROBERT. — Ah ! Gisèle ne sait pas encore ?...

HERVÉ. — Mon Dieu, non...

NICOLE. — Ne craignez-vous pas que cela lui déplaise ? Gisèle peut être jalouse.

HERVÉ. — Rétrospectivement ?

NICOLE. — Je sais bien que moi je ne voudrais pas voir jouer ici certaines personnes.

ROBERT. — C'est absurde !

HERVÉ. — Mais Gisèle m'aime tant, elle fait tout ce que je veux. Tu me feras appeler quand elle arrivera.

ROBERT. — Compte sur moi.

HERVÉ. — 3 h. 10 ! Il faut que je descende pour la répétition.

NICOLE. — Je vous rejoins tout à l'heure, je ne suis pas du début.

Hervé sort.

SCÈNE III

ROBERT. — C'est magnifique !...

NICOLE. — A ta place, je me méfierais des réactions possibles de Gisèle.

ROBERT. — Gisèle est une enfant gâtée, elle est trop contente d'être la petite femme de son grand homme pour dire quoi que ce soit.

NICOLE. — Ça ne durera pas toujours.

ROBERT. — L'impossible s'est réalisé !

NICOLE. — Naturellement ! Monsieur nage dans l'extase, cependant qu'une fois de plus je suis sacrifiée.

ROBERT. — Je pense aux recettes !

NICOLE. — Mufle !

ROBERT. — Fais comme moi...

NICOLE. — Les recettes ! Les recettes ! Il n'y a pas que les recettes ! Il y a ma carrière de comédienne !

ROBERT. — Si je comprends bien, tu te moques des recettes ?

NICOLE, *éloquente.* — Ah ! là, là !

ROBERT. — Bon, bon. Tant pis... Non, c'est parce que je me disais justement que peut-être, grâce aux sommes folles que nous allons ramasser, nous pourrions envisager l'achat de ce petit manteau de vison qui est notre principal sujet de conversation depuis trois mois... Maintenant, si tu craches sur les recettes...

NICOLE. — Comment, mais je les embrasse, les recettes ! *(Elle l'embrasse.)* Je les adore, les recettes !

ROBERT. — Alors, consolée ?

NICOLE. — Oh ! évidemment, monstre, si tu me prends par les sentiments. Mais tout de même...

SCÈNE IV

PIERRE, *passant la tête à la porte.* — On peut entrer ?

ROBERT. — Ah ! c'est toi ? Bonjour, mon petit Pierre...

NICOLE. — Bonjour, Pierre.

PIERRE. — Bonjour. Alors ?

ROBERT. — Oui ?

PIERRE. — C'est arrangé ?

ROBERT. — Tout est arrangé.

PIERRE. — Ah ! bon ! Eh bien, tant mieux ! J'étais tout de même un peu inquiet. Alors, vous avez parlé à papa ?

ROBERT. — Mais c'est ton père qui m'a parlé le premier.

PIERRE. — Comment ? Papa connaît Françoise ?

ROBERT. — Ah !... Euh !... Françoise... Oui, c'est vrai, ta petite amie, pour le rôle de Janine... Ah ! bien, mon vieux, c'est affreux, mais cela m'était complètement sorti de la tête ! J'ai eu tant de choses à faire... Tu n'imagines pas tout ce qui s'est passé...

PIERRE. — Mais il n'y a personne d'autre ?

ROBERT. — Comme je te l'ai dit l'autre jour, j'ai convoqué des petites filles pour que ton père les voie, mais si M^lle^ Gallier peut faire l'affaire je leur dirai que le rôle est distribué.

PIERRE. — Ah ! tu m'as fait peur ! Mais, si je ne suis pas trop indiscret, qu'est-ce qui t'a donc tant préoccupé ?

ROBERT. — Le choix d'une interprète pour *la Femme simple.*

PIERRE. — Ah ! c'est vrai. Et tu as trouvé ?

ROBERT. — Voyons, quelle est, à ton avis, la femme du rôle ?

PIERRE. — Oh ! j'ai ma petite idée là-dessus... Et tu n'y as sûrement jamais pensé. Tiens-toi bien : maman !

ROBERT. — Ça y est ! Qu'est-ce que je te disais, Nicole ?

NICOLE. — Et après ?

PIERRE. — Si j'ai gaffé, dites-le moi tout de suite, je serai fort...

ROBERT. — Mais non, mais non, animal ! Tu as eu exactement la même idée que moi !

NICOLE. — C'est inouï ! Ils y ont tous pensé !

ROBERT. — Concentre-toi sur le vison.

NICOLE. — Sois tranquille, je ne l'oublierai pas...

PIERRE, *après un temps.* — Alors, c'est sérieux, maman jouera la pièce de papa ?

ROBERT. — Ta mère jouera la pièce de ton père ! Et nous scellerons cet accord à 5 heures en une entrevue officielle à laquelle tu es cordialement convié...

PIERRE. — Je ne manquerai cela pour rien au monde ! C'est qu'elle va être épique, l'entrevue officielle ; vous savez comment ils sont tous les deux... pour peu qu'il y ait un peu de monde pour les regarder... nous n'y coupons pas de la grande scène : — « Hervé ! » — « Gabrielle ! » — « Il y a des siècles qu'on ne s'est vu ! Embrasse-moi ! » — « De grand cœur ». Baisers, projecteur. Trémolo à l'orchestre : Zim !

NICOLE. — Est-il mauvais !

PIERRE. — Moi ? Je me trouve plutôt gentil...

ROBERT. — Enfin, maintenant, j'ai ma distribution !

PIERRE. — Oh ! mais à propos, Françoise attend à côté que monsieur le directeur veuille bien la recevoir...

ROBERT. — Comment, tu l'as amenée ? Fais-la entrer tout de suite !

NICOLE. — Celle-là on s'occupe d'elle au moins.

Pierre rentre avec Françoise.

SCÈNE V

PIERRE. — La voilà. M^lle^ Françoise Gallier.

FRANÇOISE. — Madame... Monsieur.

NICOLE. — Mademoiselle...

ROBERT. — Enchanté, mademoiselle !

PIERRE. — Vous verrez, elle est épatante !

FRANÇOISE. — Pierre !

ROBERT. — Et qu'avez-vous fait jusqu'à présent, mademoiselle ?

PIERRE. — Elle a joué, en tournée, les ingénues du répertoire.

ROBERT. — Parfait.

PIERRE. — Et quelques petits rôles dans des pièces modernes. C'est, comme je vous le disais, une élève de maman, et...

NICOLE. — Mais si mademoiselle veut faire du théâtre elle doit avoir une langue et savoir parler. Tu pourrais la laisser répondre elle-même, mon petit Pierre.

FRANÇOISE. — Je suis un peu intimidée.

ROBERT. — Il ne faut pas. Je vous présenterai tout à l'heure à Hervé Montagne.

FRANÇOISE. — Je vous ai si souvent applaudie, madame, et maintenant je vais peut-être jouer à vos côtés !

NICOLE. — Jouer à mes côtés, mais sûrement. Vous êtes tout à fait gentille et je vais tout de suite vous donner la brochure.

Elle la lui donne.

PIERRE. — La répétition est-elle commencée ?

ROBERT. — Ton père y est descendu depuis un moment.

PIERRE. — Je vais le rejoindre.

ROBERT, *montant dans son bureau.* — A tout à l'heure, je vais travailler.

NICOLE. — Et moi je m'occupe de ta petite protégée.

PIERRE. — Merci ! A tout à l'heure.

Il sort au fond.

NICOLE et FRANÇOISE. — A tout à l'heure.

SCÈNE VI

NICOLE. — Quel gentil garçon !

FRANÇOISE. — Oh ! oui.

NICOLE. — Il vous adore.

FRANÇOISE. — Vous croyez ?

NICOLE. — Cela crève les yeux. En tout cas grâce à lui vous allez pouvoir débuter à Paris.

FRANÇOISE. — Grâce à vous aussi et à M. Guisard, je ne l'oublie pas.

NICOLE. — C'est que vous êtes charmante et que Pierre est un peu l'enfant de la maison.

FRANÇOISE. — Croyez-vous que M. Montagne m'acceptera aussi facilement ?

NICOLE. — Mais certainement.

FRANÇOISE. — Je l'admire beaucoup.

NICOLE. — Dites-le lui, il vous trouvera idéale.

FRANÇOISE. — Comment est-il ?

NICOLE. — A quel point de vue ? Comme homme, il est encore pas mal et se croit irrésistible ; comme auteur, il a du talent et se croit du génie ; comme metteur en scène, il est insupportable et tâtillon.

FRANÇOISE. — Vous m'effrayez !

NICOLE. — Inutile de vous inquiéter. En le flattant vous obtiendrez tout ce que vous voudrez. Et en béant d'admiration devant les indications qu'il vous donnera en scène.

FRANÇOISE. — Il est difficile ?

NICOLE. — Ah ! comme tous les metteurs en scène. Ces gens-là se figurent qu'ils sont tout, au théâtre. Alors que deviennent les comédiens, je vous le demande un peu ? Il faut d'abord que l'acteur ait du talent, et après le metteur en scène est là pour lui dire de s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée. Un point, c'est tout. D'ailleurs, qu'est-ce qui fait venir le public ? Les noms des comédiens sur les affiches ou le nom du metteur en scène ?

FRANÇOISE. — C'est lumineux !

SCÈNE VII

Hervé entre par le fond à droite en gesticulant et en criant. Françoise s'est reculée dans le coin, de sorte qu'Hervé ne la voit pas.

HERVÉ. — C'est affreux ! C'est horrible ! Oh !

NICOLE. — Mais, Hervé, qu'est-ce qu'il y a ?

HERVÉ. — Oh !

NICOLE. — Mais vous m'effrayez !

HERVÉ. — C'est tout simplement atroce, atroce !

NICOLE. — Quoi donc ?

HERVÉ. — C'est un guet-apens !

NICOLE. — Que se passe-t-il, voyons !

HERVÉ. — Elles sont quatre, là-bas, quatre.

NICOLE. — Qui ça ?

HERVÉ. — Est-ce que je sais, moi ! Tout ce qui est sûr, c'est qu'elles sont quatre qui veulent toutes les quatre jouer le rôle de Janine dans *la Femme simple !*

NICOLE. — Ah ! C'est ça !

HERVÉ. — Elles se sont jetées sur moi, ensemble, séparément, avec des recommandations, des références, des clins d'œil, des décolletés, des...! Oh ! c'est affreux !

NICOLE. — Tant que cela ?

HERVÉ. — Les monstres femelles. Elles m'auraient violé.

NICOLE. — Toutes les quatre ?

HERVÉ. — Remarquez, je les comprends ! Elles se disent qu'avec moi c'est tout bénéfice : un bel homme et une carrière assurée ! Le calcul n'est pas mauvais, seulement il pèche par la base : je ne marche pas. S'il fallait les écouter toutes...

NICOLE. — Mon pauvre Hervé ! Enfin, je vais leur dire de s'en aller.

HERVÉ. — Il faudra bien en garder une !

NICOLE. — Mais non. Je l'ai, votre Janine.

HERVÉ. — Ah ! bien. Tant mieux.

NICOLE, *présentant.* — Tenez, la voilà... M^lle^ Françoise Gallier.

HERVÉ. — Mademoiselle...

FRANÇOISE. — Monsieur.

HERVÉ. — Maître ! appelez-moi maître.

FRANÇOISE. — Bien, maître.

HERVÉ. — Elle est gentille, cette petite.

FRANÇOISE. — Merci, maître.

NICOLE. — C'est une élève de Gabrielle.

HERVÉ. — Elle est charmante. Parfait. Parfait. Quand je l'ai épousée, Gabrielle n'était rien. C'est moi qui l'ai faite entièrement. Tout ce qu'elle sait c'est moi qui le lui ai appris. Elle n'a donc pu vous enseigner que des choses excellentes.

NICOLE. — Je vais descendre dire à vos quatre terreurs que le rôle est distribué.

HERVÉ. — Bon. J'aime mieux que ce soit vous que moi.

NICOLE. — Oh ! depuis tout à l'heure elles doivent s'être entre-tuées. J'y vais. Vous pourrez dans cinq minutes descendre en toute tranquillité.

HERVÉ. — Merci. Et nous reprendrons la répétition. *(Elle sort au fond à droite. Françoise s'est assise, elle feuillette la brochure.)* C'est la brochure que vous regardez là ?

FRANÇOISE. — Oui, maître.

HERVÉ. — Vous connaissez mes œuvres précédentes ?

FRANÇOISE. — Je vais toujours voir vos pièces. Je les aime tant.

HERVÉ. — Parfait, parfait.

FRANÇOISE. — Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que cela me fait de jouer ce rôle. Pourvu que je m'en tire.

HERVÉ. — Vous n'aurez qu'à faire exactement ce que je vous dirai et vous serez parfaite.

FRANÇOISE. — Je ferai de mon mieux, maître.

HERVÉ. — Surtout, pas d'initiative. Il n'y a rien de plus terrible comme les acteurs qui essaient d'être intelligents. Ils croient avoir compris quelque chose et ne veulent plus en faire qu'à leur tête. Comme si les acteurs étaient pour quelque chose dans le succès. La mise en scène, tout est là.

FRANÇOISE. — Certainement, maître.

HERVÉ. — La plupart du temps, les gens ne veulent pas se rendre à l'évidence. Mais prenez les acteurs qui ont joué avec moi, revoyez-les ailleurs, au lieu de trois cents représentations ils en font cinquante, quelquefois cent. Alors ?

FRANÇOISE. — C'est de l'arithmétique.

HERVÉ. — Tout simplement. Et la raison ? La mise en scène ! Ma mise en scène !

FRANÇOISE. — Pas seulement, maître.

HERVÉ. — Comment, pas seulement !

FRANÇOISE. — Il y a aussi votre texte, maître. Vous l'oubliez, vous êtes trop modeste.

HERVÉ. — Décidément, vous êtes très intelligente. Trop intelligente peut-être.

FRANÇOISE. — Oh ! non, maître. Je serai d'une docilité absolue, je profiterai de vos leçons. Je vous admire tant !

HERVÉ. — Mademoiselle, je vous trouve charmante. Vous paraissez vouloir me flatter...

FRANÇOISE. — Mais non, maître !

HERVÉ. — Je vous comprends, d'ailleurs. J'ai une telle habitude ! Je peux vous le dire, car c'est vrai : il est bien rare qu'une femme qui me rencontre pour la première fois n'ait pas la tête un peu tournée.

FRANÇOISE. — Je vous assure, maître !

HERVÉ. — Ne vous défendez pas ! C'est affreux quand il s'agit d'une femme laide, et il y en a ! Mais de votre part c'est si joli ! Votre sourire candide, votre adorable frimousse, toute votre jeune petite personne qui s'offre... J'ai beau être blasé, cela me remue toujours.

FRANÇOISE. — Oh ! maître...

HERVÉ. — Voyez-vous, mon petit, je pourrais être votre père, et je pense que je n'aurais qu'un geste à faire pour que vous soyez à moi. C'est charmant !

FRANÇOISE. — Maître...

HERVÉ. — Ne vous affolez pas : je ne suis pas homme à abuser d'un sentiment comme le vôtre. Hélas ! je ne puis vous laisser aucun espoir : je suis un mari qui aime sa femme ! Ne dites rien, ne pleurez pas surtout... Aimez-moi, je vous le permets, montrez-le-moi quelquefois, je le veux bien. Ne m'en parlez jamais ! Et, pour finir sur un mot gentil, dites-vous que je regrette un peu, cet après-midi, d'être un mari fidèle... Vous avez des jambes exquises... *(Françoise, muette de stupéfaction, tire sauvagement sur ses jupes.)* Mais non, ma petite, ne me les cachez pas puisque je veux bien que vous me les montriez !

Robert ouvre la porte de son bureau.

ROBERT. — Ah ! tu es là, Hervé ! Alors, vous avez fait connaissance ?

HERVÉ. — Mais oui, mais oui, mademoiselle est charmante. Dis donc, Robert, je vais m'installer un instant dans ton bureau : j'ai quelques corrections à faire.

ROBERT. — Pas trop.

HERVÉ. — N'oublie pas de me faire prévenir dès que Gisèle sera là.

ROBERT. — C'est entendu.

HERVÉ, *en sortant.* — Charmante ! Charmante !

SCÈNE VIII

ROBERT. — Alors, mon petit, contente ?

FRANÇOISE. — Oh ! comme je vous remercie, maître.

ROBERT. — Non, moi, c'est patron, tout simplement.

FRANÇOISE. — Oh ! pardon.

ROBERT. — Il n'y a pas de mal.

FRANÇOISE. — Vous comprenez, tout cela s'est passé si vite, j'en suis encore un peu ahurie.

ROBERT. — Mais c'est tout naturel. Demain tout cela sera tassé et vous répéterez admirablement.

FRANÇOISE. — C'est que c'est si nouveau pour moi, cette atmosphère. Tenez, en cinq minutes j'ai appris qu'un metteur en scène, ainsi qu'un auteur du reste, c'était comme la langue d'Esope, la chose la meilleure et la pire du monde.

ROBERT. — Mais non, c'est bien plus simple que cela. Au théâtre, c'est comme au concert : il faut d'abord que l'œuvre jouée soit bonne ; le metteur en scène, c'est le chef d'orchestre ; les instrumentistes sont les interprètes. Même si le chef d'orchestre a du génie il ne tirera pas grand-chose de mauvais musiciens, et les meilleurs solistes se réunissant pour former un orchestre auront besoin d'un chef.

FRANÇOISE. — Comme tout devient clair avec vous !

ROBERT. — C'est que moi je suis en dehors de la bagarre. Je suis directeur, et dans tout directeur il y a un homme de théâtre et un commerçant. Pour être bon commerçant il faut d'abord bien connaître ce que l'on vend.

FRANÇOISE. — Vous réussissez très bien.

ROBERT. — Voilà ma recette : vous prenez un bon morceau de pièce d'auteur en renom, vous l'accommodez avec des acteurs célèbres, vous ajoutez des décors et des costumes de première qualité. Vous saupoudrez largement de publicité et vous servez. Le procédé est pratiquement infaillible. Et dire que j'ai des confrères qui appellent pompeusement cette cuisine art dramatique. Oh ! je sais bien qu'il y a des directeurs qui se risquent à faire jouer des auteurs inconnus, qui font travailler des acteurs débutants. Ce sont des gens qui vivent pour le théâtre au lieu d'en vivre. De temps à autre ils ont un succès dont le bénéfice est rapidement englouti par un four. Quand l'un d'eux a fait connaître un auteur ou un acteur ceux-ci viennent rapidement me trouver, car mes moyens me permettent de monter mieux et pour plus longtemps les œuvres du premier et de payer mieux le second. Quant aux malheureux directeurs qui les ont tous les deux tirés du néant, ils n'ont plus qu'à recommencer avec d'autres. Résultat : pour eux les risques, pour moi les bénéfices. Et, par-dessus le marché, c'est moi qu'on a décoré.

FRANÇOISE. — Vous exagérez un peu !

ROBERT. — Mais je ne sais vraiment pas pourquoi je vous dis ça. N'allez pas le répéter surtout.

Gisèle entre au premier plan à gauche.

GISÈLE. — Bonjour, Robert.

ROBERT. — Bonjour, ma petite Gisèle. Ah ! que je vous présente : M^lle^ Françoise Gallier, M^me^ Hervé Montagne.

FRANÇOISE. — Madame...

GISÈLE. — J'ai beaucoup entendu parler de vous par Pierre.

PIERRE, *entrant.* — Qu'est-ce qu'il a fait, Pierre? Ah ! Gisèle, tu as vu papa ? Il veut te parler.

ROBERT. — Oh ! c'est vrai. Je vais lui dire que vous êtes arrivée.

GISÈLE. — Attendez, Robert. J'ai quelque chose à vous demander.

ROBERT. — C'est accordé d'avance, chère amie.

PIERRE. — Viens, Françoise, tu vois bien que nous les gênons.

GISÈLE. — Ne renverse donc pas les rôles.

PIERRE. — Non, non, nous ne voulons pas être indiscrets. *(A Françoise :)* Je t'emmène dans la salle suivre la répétition.

Pierre et Françoise sortent.

ROBERT. — Alors ?

GISÈLE. — Voilà. Depuis quelque temps Hervé est très agité. La recherche d'une interprète pour *la Femme simple* lui donne des soucis qui gâchent nos soirées. Vous n'avez toujours trouvé personne ?

ROBERT. — Oh ! c'est-à-dire que... Non, non...

GISÈLE. — Eh bien, moi, j'ai eu une idée. Seulement, elle est tellement extravagante que je préfère vous en parler d'abord. Vous me direz si je dois, oui ou non, la soumettre à Hervé.

ROBERT. — Je suis votre très dévoué cobaye.

GISÈLE. — Voici mon idée. L'interprète rêvée de *la Femme simple,* d'après ce que l'on m'en a dit, ce doit être Gabrielle Tristan.

ROBERT. — Oh ! ça, par exemple, c'est inouï ! Ça dépasse tout !

GISÈLE. — J'ai dit une énorme bêtise ?

ROBERT. — Euh !... oui... non... pas du tout ! Mais...

GISÈLE. — Vous paraissez bouleversé ?

ROBERT. — C'est que ça va me coûter cher. Hervé ! Hervé ! C'est Gisèle.

GISÈLE. — Qu'est-ce que vous faites ? Vous ne m'avez pas répondu.

ROBERT. — Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de soumettre sans retard votre idée à Hervé.

Hervé entre et croise Robert sur la porte.

SCÈNE IX

HERVÉ. — Ma chérie ! Que fais-tu là toute seule ?

GISÈLE. — Je t'attends. Quand tu n'es pas avec moi, je ne fais que cela.

HERVÉ. — Et avant ? Qu'as-tu fait cet après-midi ?

GISÈLE. — J'ai été chez ma couturière.

HERVÉ. — Coquette.

GISÈLE. — Pour toi, mon chéri. Parce que, tu sais, quand on me voit passer personne ne pense à dire : « Voilà une petite femme qui est charmante ! » On dit : « C'est la femme d'Hervé Montagne, mais oui ! le grand Montagne. »

HERVÉ. — Et cela te vexe, orgueilleuse !

GISÈLE. — Oh ! pas du tout ! Je n'ai pas besoin d'une gloire pour moi toute seule. La tienne est assez grande pour deux.

HERVÉ. — Comme tu as bien dit cela, mon amour... J'ai été bien nerveux ces jours-ci. Tu ne m'en veux pas ?

GISÈLE. — T'en vouloir, à toi ? Mais, mon chéri, non : je te plains mais je ne t'en veux pas.

HERVÉ. — Ne t'inquiète pas, tout s'arrangera, tu verras... et bientôt.

GISÈLE. — Tu as une idée ?

HERVÉ. — Peut-être.

GISÈLE. — Eh bien, moi aussi j'en ai une.

HERVÉ. — Dis-moi vite ?

GISÈLE. — Non, la tienne d'abord.

HERVÉ. — J'aimerais mieux que ce soit toi qui commences.

GISÈLE. — Ça me gêne un peu... Toi d'abord.

HERVÉ. — Ça m'embarrasse beaucoup... Allez, sois gentille, dis-la-moi.

GISÈLE. — C'est que mon idée est complètement folle, et j'ai peur que tu sautes au plafond.

HERVÉ. — Ah ! si tu connaissais la mienne !

GISÈLE. — La mienne est sûrement pire !

HERVÉ. — Eh bien, dis-la alors !

GISÈLE. — Tant pis, je me jette à l'eau. En relisant ta pièce, hier soir, un nom s'est imposé à moi.

HERVÉ. — Lequel ?

GISÈLE. — Oh ! non, ce n'est pas possible.

HERVÉ. — Gisèle, je vais devenir fou.

GISÈLE. — Gabrielle Tristan !

HERVÉ. — Nom d'un tonnerre !

GISÈLE. — Hervé, ne te fâche pas !

HERVÉ. — C'est renversant ! C'est magnifique ! Mais... cela ne t'ennuierait pas ?

GISÈLE. — Je serais ravie au contraire. Je ne l'ai jamais vue. Avant notre mariage on ne me permettait pas de voir tes comédies, qui ne sont pas précisément pour jeunes filles, et depuis j'ai préféré... en sorte que je suis très curieuse de la rencontrer, cette femme, que je suis la seule Parisienne à ne pas connaître !

HERVÉ. — Eh bien, puisque tu y tiens... Ah ! ma chérie !...

GISÈLE. — Et maintenant dis-moi l'idée que tu as eue, pour voir si elle est aussi bonne !

HERVÉ. — La mienne ! Elle était stupide ! Gréta Garbo. Il aurait fallu lui apprendre le français, alors tu te rends compte... Robert, Robert !

ROBERT, *en haut.* — Quoi donc ? Qu'y-a-t'il ?

HERVÉ. — Ma femme a du génie !

ROBERT. — Je n'en doute pas, mais comment se manifeste-t-il ?

HERVÉ. — Elle a trouvé l'interprète idéale !

ROBERT. — Triomphe de l'amateur sur les professionnels ! Bravo, Gisèle.

HERVÉ. — Elle a trouvé !

ROBERT. — Et qui est l'oiseau rare ?

HERVÉ. — Gabrielle !

ROBERT. — Oh ! Inouï ! Pro-di-gieux ! Personne n'y avait pensé !...

HERVÉ. — Personne !

GISÈLE, *à Robert.* — Croyez-vous qu'elle accepte ?

ROBERT. — Probablement... Mais je ne sais pas à quelles conditions. Encore, les conditions, je ferai les plus grands sacrifices pour les rendre possibles, mais elle peut refuser...

HERVÉ. — Refuser ! J'avoue que la pensée ne m'en était pas venue. Refuser ! Je voudrais bien voir quel argument elle pourrait donner. Refuser ! Mais il faudrait qu'elle soit folle pour refuser... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je m'emballe, je suis bien tranquille.

GISÈLE, *inquiète, à Robert.* — Vous croyez vraiment ?...

ROBERT. — Elle peut ne pas être libre, avoir des engagements antérieurs, que sais-je, moi ? Nous allons d'ailleurs le savoir tout de suite, je vais lui téléphoner.

GISÈLE. — Oh ! oui, c'est cela !

Robert remonte dans son bureau.

HERVÉ, *à Gisèle.* — Comme tout cela a l'air de te passionner !

GISÈLE. — Je serais si heureuse d'avoir pu t'aider un peu ! Et puis, au fond, j'ai très envie de la connaître !

HERVÉ. — Oh ! la curiosité féminine !

GISÈLE. — Je ne m'explique pas comment une femme qui a eu la chance de t'avoir a pu te quitter.

HERVÉ. — Nous ne nous entendions pas. C'était une interprète parfaite mais une épouse impossible. Et je le sais d'autant mieux maintenant que j'ai un terme de comparaison !

GISÈLE. — Qui a toutes les perfections.

HERVÉ. — Exactement. Du reste, elle a peut-être de son côté trouvé aussi le bonheur ! Jean Bayard est peut-être moins difficile que moi ?

GISÈLE. — Ou moi que Gabrielle Tristan ! *(Robert revient.)* Alors ?

ROBERT. — Elle est exigeante.

GISÈLE. — Elle accepte ?

ROBERT. — Elle sera ici dans un instant pour discuter son contrat. Mais elle pose une condition.

HERVÉ. — Quelle condition ?

ROBERT. — Que son mari, Jean Bayard, joue avec elle. Ça va coûter cher.

HERVÉ. — Ah ! Bon, tu m'inquiétais avec ta condition.

GISÈLE. — Mais comment sait-elle qu'il y a un rôle pour son mari ?

ROBERT. — C'est vrai ! Comment peut-elle le savoir ! Ah ! oui, je viens de le lui dire au téléphone. C'est pratique, le téléphone.

GISÈLE. — Bravo, Robert !

ROBERT. — Il ne faut pas encore crier victoire.

HERVÉ. — Allons reprendre notre répétition. Que fais-tu, toi, Gisèle, pendant ce temps ? Tu rentres ?

GISÈLE. — Non, non, je reste ici : je l'attends.

HERVÉ. — Ah ! tu l'attends ! Elle l'attend !

ROBERT. — Elle l'attend.

HERVÉ. — Tu connais Gabrielle. Va l'accueillir à l'entrée du théâtre.

Ils sortent.

SCÈNE X

Gisèle va vers la glace, se recoiffe, se remaquille.

GISÈLE. — Je ne veux surtout pas être laide quand elle va arriver. Ah ! non, par exemple ! *(Au téléphone :)* « Comment ?... Non, M. Guisard n'est pas là. *(Jean entre.)* Il est sur le plateau, passez-lui la communication... Mais de rien, je vous en prie. »

Elle raccroche.

JEAN. — Bonjour, mademoiselle ! Est-ce que Mme Gabrielle Tristan est là ?

GISÈLE. — Pas encore, monsieur... Jean Bayard, n'est-ce pas ?

JEAN. — Exactement, mademoiselle. Mais, si je suis Jean Bayard, vous, vous êtes ravissante.

GISÈLE. — Mais, monsieur...

JEAN. — Vous n'allez pas protester, j'espère ? J'ai reconnu de bonne foi que j'étais Jean Bayard. Vous ne pouvez nier, à votre tour, que vous êtes ravissante ! Voyons, mademoiselle, la main sur la conscience...

GISÈLE. — Je n'en suis pas si sûre que cela...

JEAN. — Allons donc ! On a dû vous le dire assez souvent.

GISÈLE. — Mon Dieu, non...

JEAN. — Comment, non ? Les Parisiens sont inouïs. Ils passent leur temps à travailler, à manger, à dormir et pas une seconde ils ne songeraient à consacrer leur vie à cette occupation tellement séduisante : vous répéter à longueur de journée que vous êtes ravissante.

GISÈLE. — Ça deviendrait fastidieux !

JEAN. — Qu'en savez-vous ? Voulez-vous que nous fassions un petit essai, pendant dix minutes ? Vous êtes ravissante, mademoiselle ! et ce n'est qu'une impression d'ensemble ! Si je veux entrer dans le détail...

GISÈLE. — Je vous prie de n'en rien faire, monsieur ; l'impression d'ensemble me suffit ! Si nous parlions d'autre chose.

JEAN. — D'autre chose ? Mais bien sûr ! Où dînez-vous ce soir ?

GISÈLE. — Dans ma famille !

JEAN. — J'en reviens à ce que je disais des Parisiens. Voilà une ville qui compte cinq millions d'habitants. Sur ce chiffre il doit y avoir une dizaine de milliers d'hommes présentables. Alors, c'est bien simple, vous ne devriez pas dîner un seul soir dans votre famille. C'est une honte !

GISÈLE. — Si je voulais dîner dehors, je n'aurais pas besoin de dix mille hommes...

JEAN. — C'est justement là où je voulais en venir, mademoiselle. Un seul suffirait. Je suis ce seul homme ! Que pensez-vous d'un canard à la Tour-d'Argent ?

GISÈLE. — Mais rien de spécial.

JEAN. — Ah ! vous ne direz plus ça quand vous y aurez goûté, mademoiselle.

GISÈLE. — Je n'ai pas très bon appétit.

JEAN. — Raison de plus pour ne déguster que des chefs-d'œuvre, et ne pas vous gaspiller en brouets clairs dans votre respectable famille. Alors, c'est entendu ?

GISÈLE. — Je veux vous poser une question indiscrète. Monsieur, vous êtes un jeune premier de cinéma, vous devez avoir beaucoup de succès. Comment faites-vous pour ne pas succomber à la tâche ?

JEAN. — Je ne vous suis pas très bien.

GISÈLE. — Parce que si vous vous mettez dans un état pareil chaque fois que vous rencontrez une femme un peu jolie vous ne vivrez pas vieux !...

JEAN. — Mademoiselle, on ne rencontre pas tous les jours...

GISÈLE. — Je ne veux pas vous abuser plus longtemps. Permettez-moi de me présenter, monsieur. Je ne suis pas mademoiselle, mais madame. Mme Hervé Montagne.

JEAN, *reste un temps foudroyé, puis.* — Madame, je vous prie d'accepter toutes mes excuses. Je ne retire rien de ce que j'ai dit d'ailleurs, mais, enfin... Je vous supplie de m'excuser.

GISÈLE. — Du tout, monsieur. La femme la plus vertueuse n'aurait pu trouver désagréable une pareille débauche de compliments. Vous n'avez pas à vous excuser, et maintenant n'y pensons plus !

JEAN. — N'y plus penser est impossible, madame ; n'en plus parler est tout ce que je puis faire pour vous.

GISÈLE. — Allons, cher monsieur, ne recommencez pas.

JEAN. — Je viens de dire, madame, que je n'en parlerai plus.

GISÈLE, *un peu gênée.* — Savez-vous que notre situation ne manque pas d'imprévu ? Car nous sommes bien, vous, le second mari de la première femme de mon mari, moi, la seconde femme du premier mari de votre femme.

JEAN. — Mais c'est pourtant vrai ! C'est inouï ! Comme je me sens plus proche de vous, tout à coup !

GISÈLE. — Et vous n'êtes pas un peu étonné que l'on vous ait demandé de venir ici ?

JEAN. — Et vous ?

GISÈLE. — Non, car, moi, je sais pourquoi vous êtes là.

JEAN. — Vous le savez ? Tant mieux ! Car je n'y comprends goutte. Gabrielle m'a fait faire la commission, sans m'expliquer quoi que ce soit... Ce n'est pas pour jouer ici, je suppose ?

GISÈLE. — Mais si !

JEAN. — Je croyais qu'on remontait une comédie de votre mari ?

GISÈLE. — C'est une création.

JEAN. — Je me disais aussi : une pièce d'Hervé Montagne, moi !

GISÈLE. — Mais c'est aussi une pièce de mon mari.

JEAN. — Et Gabrielle veut que je la joue ?

GISÈLE. — Et elle a une bonne raison pour cela.

JEAN. — Vous m'effrayez.

GISÈLE. — C'est qu'elle la joue aussi.

JEAN. — Oh ! ma tête ! M'autorisez-vous à m'asseoir un instant, madame ?

GISÈLE. — Je vous en prie ! Vous ne voulez pas un peu de cognac pour vous remonter ?

JEAN. — Moquez-vous de moi ! Vous admettrez que c'est assez stupéfiant, Hervé Montagne faisant jouer une pièce à sa première femme et à son successeur auprès d'elle... Eh bien, chère madame ; mais, au fait, pourquoi pas ?

GISÈLE. — Oui, pourquoi pas ?

JEAN. — Au contraire, cela me paraît être une excellente idée ! Je vais ainsi vous voir tous les jours !

GISÈLE. — Allons, bon ! vous voilà revenu à votre thème ! Non, monsieur, vous ne risquez pas de me voir tous les jours, car je ne viens pour ainsi dire jamais au théâtre pendant les répétitions. Je suis une spectatrice ! Je ne veux voir les comédiens qu'en scène...

JEAN. — Mais je vous félicite, madame. Pardonnez-moi mes excès de tout à l'heure et laissez-moi espérer que nous serons bons amis.

GISÈLE. — Je l'espère aussi, monsieur ; la pièce de mon mari est un chef-d'œuvre !

JEAN. — Mme Gabrielle Tristan a du génie ! et je ne parle pas de moi !

Hervé entre.

SCÈNE XI

GISÈLE. — Oh ! mon chéri ! que je vous présente... Monsieur Jean Bayard, mon mari.

JEAN. — Je suis très honoré, monsieur.

HERVÉ. — Je vous en prie. La présentation était d'ailleurs bien inutile, vous avez déjà fait une très jolie carrière au cinéma...

JEAN. — Vous êtes trop aimable...

HERVÉ, *un peu gêné, comme Jean.* — Mais vous êtes là depuis longtemps ? On vient seulement de me prévenir...

JEAN. — Mme Montagne a eu la bonté de me tenir compagnie.

GISÈLE. — Et tu sais, mon chéri, la compagnie de Jean Bayard est très agréable.

HERVÉ. — Mais je n'en doute pas un instant. *(A Jean :)* Vous pensez que... Mme Bayard...

JEAN. — Dites Gabrielle, je vous en prie. Nous sommes en famille.

HERVÉ. — Vous pensez qu'elle doit venir bientôt ?

JEAN. — Oh ! monsieur, elle ne saurait tarder...

SCÈNE XII

Brouhaha à la cantonade. On entend la voix de Robert qui dit : « Ils doivent être là. » Gabrielle fait une entrée ébouriffante, suivie de Nicole et de Robert. Arrivée sur le seuil, elle voit Hervé, s'arrête.

GABRIELLE. — Hervé !

HERVÉ. — Gabrielle !

GABRIELLE. — Il y a des siècles que nous ne nous sommes vus ! *(Ils vont l'un à l'autre, se prenant les mains.)* Embrasse-moi !

HERVÉ. — De grand cœur... Tu permets, Gisèle...

GISÈLE. — Oh ! voyons, Hervé...

En entendant Gisèle parler, Gabrielle détourne la tête. Hervé embrasse le vide.

GABRIELLE. — Ah ! C'est Gisèle ! *(A Hervé :)* Exquise ! Mon cher ! *(Avant qu'il ait eu le temps de répondre :)* Madame ! Vous êtes adorable !

GISÈLE. — Madame ! Je suis confuse... Je ne sais comment vous exprimer...

GABRIELLE. — Oh ! Je vous embrasse ! Mais il ne faut pas être intimidée, nous serons les meilleures amies du monde, j'en suis sûre.

GISÈLE. — J'en serais ravie.

GABRIELLE. — Nous nous verrons souvent aux répétitions.

GISÈLE. — Alors, vous acceptez ?

GABRIELLE. — Mais oui, j'accepte. *(A Hervé :)* Est-elle gentille ? Tu as trop de chance d'avoir épousé un pareil ange !

GISÈLE. — Madame !

GABRIELLE. — Mais si : ce bandit ne vous mérite pas. Vous êtes si jolie, si fraîche, vous paraissez si jeune !

GISÈLE, *étourdiment.* — C'est que je le suis.

GABRIELLE, *elle s'assied.* — Évidemment.

GISÈLE. — Je suis si contente que vous jouiez la pièce d'Hervé ! Elle vous plaît ?

GABRIELLE. — Je l'adore, le trois est un acte étonnant ! *(Hervé lui donne des coups de coude.)* Surtout la scène où... Oui, Robert me l'a raconté. C'est une merveille. Tu verras, Jean, c'est étonnant, étonnant.

JEAN. — J'en suis convaincu. Les œuvres précédentes de M. Montagne garantissent la valeur de celle-ci.

HERVÉ. — Vous êtes trop aimable !

GABRIELLE. — Et nos rôles !... Enfin tu verras, je l'emporte, nous la lirons ce soir. *(A Robert :)* Alors, Robert, tu as préparé nos contrats ?

ROBERT. — Le tien, oui. Celui de M. Bayard sera prêt demain.

Il passe à Gabrielle un papier.

GABRIELLE. — Vous permettez ?

GISÈLE. — Je vous en prie.

GABRIELLE, *commençant à lire.* — Ah ! non, non, non, pour le cachet nous sommes d'accord, mais tu ne parles pas des robes.

ROBERT. — Les robes ?... Ce sont des costumes, naturellement je les fournis... Enfin, je les loue chez un costumier.

GABRIELLE. — Ah ! mais non..

ROBERT. — Comment non ?

GABRIELLE. — Tu sais bien que j'ai horreur d'être habillée comme tout le monde. Gabrielle Tristan innove, même le déjà vu ! Mon couturier habituel fera mes robes.

ROBERT. — Mais la pièce se passe en 1830.

GABRIELLE. — Mon 1830 ne saurait être celui des autres.

ROBERT. — Je suis tenu de fournir des costumes,

pas des robes de couturiers. D'ailleurs, tu ne peux pas jouer cette pièce en moderne.

GABRIELLE. — En moderne ! Qui te parle de moderne ? Tu es excessif ! Stylisée, je serai stylisée, mais dans « stylisée » il y a « style » — et tout ce qui est style t'incombe !

ROBERT. — Ça va coûter cher !

GABRIELLE. — C'est à prendre ou à laisser. La pièce d'Hervé est fort belle. Tu me l'as dit... Mais si je la joue elle devient une œuvre. Ai-je tort ?

ROBERT. — Non... non...

HERVÉ, *à Jean.* — Toujours la même.

GABRIELLE. — Pour l'affiche, naturellement, je suis trois fois grandeur nature. Je veux dire trois fois grande comme les autres. C'est un minimum. Bayard le comprend bien, n'est-ce pas, Bayard ?

JEAN, *acquiesçant.* — Trois fois, ma chérie, trois fois !...

GABRIELLE. — Alors, nous sommes d'accord.

ROBERT. — Je rectifierai pour demain.

GABRIELLE. — Je te fais confiance. Je suis ravie. J'ai été arrangeante, car à l'avance je suis conquise par ta pièce et par ta femme ! *(A Gisèle :)* Vous n'êtes pas jalouse, au moins !

GISÈLE, *naïvement.* — Pas du tout !

GABRIELLE. — Vraiment ! C'est admirable de ne pas être jalouse. Moi, je le suis comme une tigresse. Si Hervé n'avait pas été là quand je suis entrée tout à l'heure et que j'ai vu Jean avec une aussi jolie femme...

GISÈLE. — Vous n'avez rien à envier à personne.

GABRIELLE. — C'est assez juste. D'ailleurs, l'envie c'est pour les ratés.

NICOLE. — C'est pourquoi je l'ignore également.

GABRIELLE. — Ah ! chère amie, quand vous connaîtrez un peu les cabots !

GISÈLE. — Pour l'instant, je découvre les artistes. La simplicité de certains me frappe.

GABRIELLE. — Les grands artistes sont toujours simples. Ainsi, tenez, moi, par exemple, je suis très simple. Le cabotinage, l'arrivisme, je les ignore. Pour jouer des rôles je n'épouserais pas un directeur. Oh ! je ne dis pas ça pour toi, ma chérie, tu sais comme je t'aime. Mais il faut dire ce qui est, les vedettes sont rares.

NICOLE. — Le vrai talent finit toujours par s'imposer... avec le temps !

GABRIELLE. — Ne te décourage pas ! Et Pierre, il n'est pas là ?

HERVÉ. — C'est vrai, notre fils !

NICOLE. — Il s'était pourtant bien promis de ne pas manquer cette petite fête.

GABRIELLE. — Ah ! c'est désolant ; sans lui la scène n'est pas complète.

HERVÉ. — Le trait d'union : le rapprochement autour de l'enfant !

GABRIELLE. — Mais oui !

GISÈLE. — Je le crois très occupé par ailleurs ! Une nouvelle passion.

HERVÉ. — Il a de qui tenir.

GABRIELLE. — Merci. Notre Pierrot est tellement séduisant.

HERVÉ. — Naturellement, c'est lui qui fait les décors et les costumes de *la Femme simple.*

NICOLE. — La pièce ne sort pas de la famille.

GABRIELLE. — Je suis dans l'enthousiasme ! Quelle journée ! Je te retrouve ; tu as écrit un chef-d'œuvre, je le présume ; j'y serai remarquable.

HERVÉ. — Je le crois.

GABRIELLE, *à Jean.* — Tout cela est délicieux, mais il faut nous sauver.

JEAN. — Déjà !

GISÈLE. — Vous êtes si pressée ?

GABRIELLE. — Mais nous nous reverrons, Robert arrangera ça. N'est-ce pas ?

ROBERT. — Je suis là pour ça !

Saluts, aux revoirs, brouhaha.

GABRIELLE, *à Hervé.* — Embrasse-moi. *(A Jean :)* Tu permets ? *(A Hervé :)* Elle est exquise, mon cher ! Et simple ! J'ai horreur des femmes théâtrales.

Pendant que Jean et Gabrielle sortent, Gisèle se jette dans les bras d'Hervé.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Sur la table à dessin, sur le bureau, un grand nombre de pendules. Pierre entre seul, jette un coup d'œil sur la pièce, un autre dans le bureau par la porte entr'ouverte et, revenant vers la porte, fait entrer Françoise.

PIERRE. — Personne !

FRANÇOISE. — Alors, on s'embrasse ?

PIERRE. — On s'embrasse. *(Ils s'enlacent. Téléphone.)* Flûte ! Laisse-moi répondre avant que la sonnerie attire les foules. « Comédie-Wagram, la maison Harcourt ? S'il faut envoyer les photos tout de suite ?... Eh bien, un peu ! Figurez-vous que la répétition générale c'est aujourd'hui ! Le rideau lève dans deux heures et demie. Parfait ! Ah ! n'oubliez pas la photo de Sarah Bernhardt. Mme Gabrielle n'en veut pas d'autre en face d'elle dans le hall. Comment ? Si Sarah Bernhardt joue dans la pièce ? Evidemment c'est notre nouvelle ingénue. » *(Raccrochant :)* Tu te rends compte !

FRANÇOISE. — Ils sont capables de penser qu'on a changé d'ingénue et de ne pas envoyer ma photo.

PIERRE. — Ça m'est égal, je préfère embrasser l'original.

FRANÇOISE. — Egoïste !

Ils s'enlacent. Entre le Régisseur.

LE RÉGISSEUR. — Oh ! pardon, monsieur Pierre.

PIERRE. — Qu'est-ce que tu veux, Jules ?

LE RÉGISSEUR. — M. Guisard n'est pas là ?

PIERRE. — Eh bien, mon Dieu, je ne vois pas. Regarde bien sous la table.

LE RÉGISSEUR. — Oh ! monsieur Pierre !... Bon, alors, s'il n'est pas...

PIERRE. — Eh bien, voilà...

LE RÉGISSEUR. — Ben, voilà... Euh ! je redescends.

PIERRE. — Fais bien attention aux voitures, traverse dans les clous.

LE RÉGISSEUR. — Ah !... euh !... Bien, monsieur Pierre.

Il sort.

FRANÇOISE. — Tu crois qu'on va avoir la paix cinq minutes ?

PIERRE. — La paix, un jour de grande bataille ? Tu manques de logique.

FRANÇOISE. — Alors, on s'embrasse ?

PIERRE. — On s'embrasse ! *(Ils s'enlacent. Téléphone.)* Vite, vite ! *(Il décroche.)* « Comédie-Wagram. La maison Lipp ? Si les pendules ont été livrées ? *(Il jette un coup d'œil autour de lui.)* Non, pas encore ! Si j'en suis sûr ? Mais certain, monsieur, convaincu !... Ah ! ça, je ne sais pas. Vous ne les auriez pas livrées à la Comédie-Française, par inadvertance ? Alors là vous seriez perdus. Quand on entre au Français on ne sait jamais quand on en sortira. C'est ça, faites des recherches. Nous alertons immédiatement, de notre côté, notre agent d'assurances. Parfait. » *(Il raccroche.)* Suis-je fin !

FRANÇOISE. — Laisse l'appareil décroché.

PIERRE. — C'est ça ! Pour que la standardiste entende tout ce que nous dirons.

FRANÇOISE. — Elle n'a pas l'oreille assez fine pour entendre des baisers.

PIERRE. — Tu crois ? Oh ! Tu as vu comme ils font ça, le monsieur et la dame de la pendule Restauration ?

FRANÇOISE. — Ce qu'ils sont compliqués !

PIERRE. — Eh ! eh ! c'est peut-être une manière de s'embrasser qui procure des sensations nouvelles.

FRANÇOISE. — Gros malin ! Bien sûr : ils sont tout nus !

PIERRE. — On essaye d'en faire autant ?

FRANÇOISE. — On va se mettre tout nus ?

PIERRE. — Je ne demanderais pas mieux ; si l'on m'appelle en scène, je me sentirais gêné ; non, essayons seulement l'attitude. Tiens, tu prends cette chaise. Monte dessus. Penche-toi.

FRANÇOISE. — Alors, oui, on s'embrasse ?

PIERRE. — Attends que je regarde le modèle. Lève la jambe droite. Alors, moi, je me mets à genoux sur le bord de la chaise.

HERVÉ ET NICOLE, *à la cantonade, ensemble.* — « Venez voir les pendules. »

Pierre sort.

HERVÉ. — Ah ! oui, les pendules ! Je n'y pensais plus !

NICOLE. — Il y en a une Second Empire avec des amoureux...

SCÈNE II

NICOLE. — Ah ! mon Dieu, Françoise, qu'est-ce que vous faites là-dessus ?

FRANÇOISE. — Euh... Rien, madame, je rattachais mon soulier.

NICOLE. — Ah ?... Bon.

HERVÉ. — Comment allez-vous, ma petite fille ?

FRANÇOISE. — Merci, maître, j'ai un trac affreux.

HERVÉ. — C'est bien normal.

NICOLE. — Qu'est-ce que vous en pensez ?

HERVÉ. — La pendule ? Très laide. Ce sera parfait dans l'intérieur des Cuznac !

NICOLE. — J'aurais voulu avoir aussi l'avis de

Pierre à cause de la couleur. Vous ne l'avez pas vu, Françoise ?

FRANÇOISE. — Mais non, madame, du tout !

NICOLE. — Bon ! Je vais voir si je le trouve.

FRANÇOISE. — Je vais avec vous.

HERVÉ. — Mais non, mais non, restez une seconde ! *(Nicole sort.)* Alors, vous avez le trac ? Racontez-moi ça !

FRANÇOISE. — Oh ! maître, c'est très simple, vous savez. J'ai mal au ventre, le cœur me bat et je ne tiens pas en place.

HERVÉ. — Petit masque, va ! C'est charmant ! en m'expliquant son trac, me faire comprendre qu'elle est toujours amoureuse de moi ! Ne dites rien, mon petit ! Vous êtes adorable. Je vous ai demandé de ne pas me parler de votre amour, je vous ai permis de me le montrer quelquefois, et vous faites cela si gentiment ! Pendant les répétitions, je vous ai sentie toujours si soumise, si offerte ! Ne parle pas, mon petit, ne dis rien et sois heureuse, tu vas être récompensée. Ecoute-moi, viens ici, vois-tu, j'ai une femme que j'aime et que je ne trompe pour ainsi dire jamais : elle m'adore ! Mais, de temps à autre, je console quelqu'un. Veux-tu que je te console ? Ah ! mon Dieu ! ne vas pas t'imaginer que je t'offre un grand amour, que tu vas pouvoir passer ta vie à mes pieds ! Mais... quelques heures d'oubli, d'illusion avec moi. Après, tu feras comme par le passé. Et, de loin en loin, nous recommencerons. C'est tout ce que je peux faire pour toi, et c'est beaucoup, mon petit. Mais tu es tellement charmante... ne réponds pas encore... Laisse-toi aller...

FRANÇOISE, *dont la stupéfaction va croissant.* — Mais, maître... Je... Vous êtes trop bon... Je ne vous demande pas cela...

HERVÉ. — Je le sais bien que tu ne le demandes pas ! Mais puisque je te l'offre !

FRANÇOISE. — Non... vraiment... maître... Non... je... non...

HERVÉ. — Mais qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Une adoration muette et lointaine ? Je te comprends, mon petit ! Seulement, moi, je suis un homme, je n'y peux rien. De te voir tourner continuellement autour de moi... cela m'a donné envie de toi. Tu ne t'en plains pas, j'espère ?

FRANÇOISE. — Oh ! non, maître...

HERVÉ. — Alors, décide-toi !

FRANÇOISE. — Eh bien, non.

HERVÉ. — Oh ! qu'elles sont énervantes ! Si l'on ne veut pas, elles vous courent après ! Si l'on veut bien, elles s'enfuient ! Mais, nom d'un chien, il faut savoir ce qu'on veut dans la vie ! Et j'aime autant vous dire que si c'est un genre que vous vous donnez c'est inutile ! Ça ne sert à rien ! N'espérez pas ainsi m'attacher à vous. Il y a en que les refus excitent ! Moi, ça me refroidit ! Je ne t'ai pas attendue, dis-toi bien ça, mon petit !

SCÈNE III

NICOLE, *entrant.* — Hervé, mais je vous en prie, ne dites rien à cette petite. Elle est très bien dans son rôle.

HERVÉ. — Ce n'est pas tout à fait mon avis.

NICOLE. — Le métier lui viendra bien assez vite !

PIERRE, *entrant à son tour.* — Papa ! papa ! Je voudrais que tu viennes. La fenêtre du II est très dure à ouvrir... Je voudrais que tu viennes voir si l'on ne peut pas s'arranger...

HERVÉ. — Je descends tout de suite.

Pierre fait signe à Françoise, sort, et elle le suit précipitamment.

NICOLE. — Hum ! Vous essayiez de la violer, cher ami ?

HERVÉ. — Oh ! La pauvre petite ! Tu sais mieux que personne que je n'ai pas besoin d'utiliser la violence. *(Robert entre.)* Je lui explique la psychologie de son deuxième acte.

ROBERT. — Ah ! bon ! On vient de me téléphoner du plateau ; il paraît qu'il est bien difficile de faire le noir complet pour le III.

HERVÉ. — Mais on l'a fait hier.

ROBERT. — Les sorties de secours n'étaient pas allumées.

HERVÉ. — C'est juste, je descends. J'ai affaire avec Pierre, d'ailleurs.

Il sort.

GISÈLE, *entrant.* — Ah ! bonjour, ma petite Nicole.

NICOLE. — Bonjour, Gisèle.

GISÈLE. — Mon mari est en scène ?

NICOLE. — Oui.

GISÈLE. — Vous vous sentez en forme ?

NICOLE. — Oh ! moi ! je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher, je ne tiens plus debout. Je m'occupe de tout, je joue ce soir, il faudrait que je sois détendue...

GISÈLE. — Ma pauvre Nicole !

NICOLE. — Vous pouvez le dire. Voyons, je dois téléphoner à Harcourt. Ah ! mon Dieu, les programmes !

Elle sort en trombe. Téléphone.

GISÈLE. — Cabotine ! *(Elle décroche :)* « Oui, c'est ici. Les pendules ? Oh ! je pense, monsieur, j'en vois une énorme quantité autour de moi. Si elles me plaisent ? Mon Dieu... personnellement, je les trouve extrêmement laides. Maintenant, je pense que mon mari les a vues, il vous téléphonera si ça ne va pas. Au revoir, monsieur. » *(Elle raccroche.)* Il a l'air vexé.

SCÈNE IV

JEAN, *entrant.* — Ah ! Bonjour, mademoiselle, est-ce que Mme Tristan est là ?

GISÈLE. — Pas encore, monsieur... Jean Bayard, n'est-ce pas ?

JEAN. — Exactement, mademoiselle. Mais si je suis Jean Bayard, vous, vous êtes ravissante.

GISÈLE, *riant.* — Bonjour, Jean.

JEAN. — Bonjour, Gisèle, alors vous faites toujours la téléphoniste ?

GISÈLE. — Oui, je suis seule.

JEAN. — M. le directeur ?

GISÈLE. — Sur scène.

JEAN. — Pierre et Françoise ?

GISÈLE. — Sur scène aussi, je crois.

JEAN. — Hervé ?

GISÈLE. — Sur scène également.

JEAN. — Gabrielle n'est vraiment pas encore là ?

GISÈLE. — Non, je ne crois pas.

JEAN. — Alors, c'est parfait !

GISÈLE. — Qu'est-ce qui est parfait ?

JEAN. — Vous êtes seule. Tout le monde est occupé. J'arrive. Je trouve cela parfait.

Il pose sa petite valise et son trench-coat dessus.

GISÈLE. — Savez-vous bien, Jean...

JEAN. — Que vous n'aimez pas qu'on vous fasse la cour. Je le sais.

GISÈLE. — Oui, mais, surtout...

JEAN. — Que vous aimez votre mari. Oh ! oh ! ça, je le sais aussi.

GISÈLE. — C'est vrai, mais, enfin...

JEAN. — Ne vous donnez pas la peine de me dire que je vous ennuie, j'en suis convaincu.

GISÈLE. — Si vous êtes si bien au fait...

JEAN. — Alors, au point où j'en suis, vous comprendrez que tout cela ne me touche plus.

GISÈLE. — Jolie pose, n'est-ce pas, qui consiste à se mettre aux pieds d'une dame ?

JEAN, *aux pieds de Gisèle, assise.* — Je ne sais pas si c'est joli, mais je me trouve au seul endroit où il n'y ait pas de pendules.

GISÈLE. — Non, non, regardez bien. Il y a une chaise disponible là-bas.

JEAN. — Gisèle, je n'ai plus la moindre envie de bouger !

Un temps.

GISÈLE. — Jean, vous êtes parfaitement ridicule.

JEAN. — Ça commence bien.

GISÈLE. — Ça ne commence rien du tout, ça va finir tout de suite. Dites-vous bien une chose : si vous étiez simplement un petit cabot séduisant comme la plupart de vos semblables je vous remettrais à votre place très vite. J'y mets les formes, car vous êtes aussi un garçon sympathique. Mais votre manie de faire la cour à toutes les femmes qui vous tombent sous la main, c'est votre genre à vous de cabotinage. Il est tout juste moins ridicule que celui de Nicole, la grande artiste, la femme d'affaires-directrice ! Elle, son cabotinage, c'est le téléphone, la démarche décidée et le tailleur classique. Ou bien que celui de Gabrielle... Oh ! je vous demande pardon !

JEAN. — Je vous en prie.

GISÈLE. — Ça ne lui retire rien de son talent, comprenez-moi bien, ni à Nicole, qui est aussi une femme remarquable, ni à vous, qui êtes très gentil, au fond. Mais ça me crispe, cette façon de s'extérioriser continuellement. Je ne peux pas souffrir cela. D'habitude je ne viens au théâtre que les jours de générale ; si j'ai fait exception pendant les répétitions de cette pièce... n'allez pas vous évanouir...

JEAN. — Je serai fort.

GISÈLE. — ... C'est à cause de vous, parce que je vous aime bien, que je me plais en votre compagnie. Et là-dessus vous partez et vous croyez qu'il y va de votre réputation si vous ne me faites pas une cour de tous les instants. Fichez-moi la paix, je vous en prie, Jean !

Un temps.

JEAN. — Voulez-vous me permettre d'amener la conversation sur un plan plus général ? Je ne parle plus de moi. Répondez-moi, si vous voulez ! Le jour où vous n'aimerez plus votre mari, que ferez-vous ?

GISÈLE. — Rien du tout. Je continuerai à le supporter. J'ai beaucoup d'affection pour lui, et un entraînement énorme. La situation ne changera que le jour où j'aimerai quelqu'un d'autre.

JEAN. — Et alors ?

GISÈLE. — Ça vous amusera bien si je vous réponds : « alors je deviendrai probablement la maîtresse de ce monsieur. » Eh bien, amusez-vous, c'est ce qui arrivera sans doute.

JEAN. — Par conséquent, je puis ne pas perdre tout espoir.

GISÈLE. — Jean, finissez !

Elle veut se lever.

JEAN. — Écoutez-moi encore une seconde, Gisèle ! après quoi nous redeviendrons bons amis, puisque c'est cela que vous voulez. Je vais me servir d'une intonation que j'ai souvent employée, d'une phrase que j'ai mille fois dite au théâtre, ça va vous sembler faux, maquillé, et pourtant je serai sincère. Gisèle, je vous aime. Voilà... Et maintenant, n'en parlons plus. Ne dites rien. Vous avez vu Gaby Morlay dans sa dernière pièce ? Elle était prodigieuse ! Mais non, ne parlons pas de théâtre non plus ! Si j'ai un conseil à vous donner, allez voir la collection de Christian Dior. Il a fait des choses étonnantes pour cet été. Il a une robe vert clair avec des roses, c'est à se mettre à genoux. Vous seriez délicieuse là-dedans, Gisèle. Vous ne répondez pas ? C'est bien cela que vous vouliez, n'est-ce pas ?

GISÈLE. — Jean, c'est vrai ?

JEAN. — Tout est vrai. La robe est très jolie, Gaby Morlay a du talent comme vingt, et je vous aime pour de bon.

GISÈLE. — Et vous faites encore une phrase de théâtre pour me dire cela.

JEAN. — Déformation professionnelle.

Il est bouleversé. Il va de l'autre côté de la scène et allume une cigarette.

GISÈLE. — Donnez-m'en une. *(En silence, Jean lui tend son étui.)* Savez-vous à quoi je pense ? Je pense que si je vous aimais aussi ce ne serait pas si mal que ça. Seulement voilà...

JEAN. — Seulement voilà... Allons, je monte dans ma loge, j'ai quelques petites choses à ranger. *(Il reprend sa valise.)* A tout à l'heure, Gisèle.

GISÈLE. — Dites-moi, Jean...

JEAN. — Oui ?

GISÈLE. — Et Gabrielle Tristan, qu'en faites-vous dans tout cela ?

JEAN. — Ce que vous ferez d'Hervé le jour où vous aimerez quelqu'un d'autre.

GISÈLE. — Vous êtes assez mufle dans votre genre.

JEAN. — Il ne fallait pas poser la question.

GISÈLE. — Mais, moi, j'ai épousé Hervé par amour.

JEAN. — Pour quelle raison croyez-vous que j'aie épousé Gabrielle ? Je l'ai adorée. Mon mariage ne m'a pas apporté que le tohu-bohu auquel vous assistez. Je dois à Gabrielle un bonheur certain. Et aussi, je crois bien, le peu de talent que je puis avoir.

GISÈLE. — Malgré cela vous pouvez songer à la quitter ?

JEAN. — Comme vous, tout à l'heure, pour Hervé. Que voulez-vous, c'est la vie. Nous n'y pouvons rien.

GISÈLE. — Mon petit Jean, vous êtes franc, c'est déjà quelque chose.

JEAN. — Merci.

SCÈNE V

GABRIELLE. — Bonjour ! Je ne vous dérange pas ?

JEAN, *très naturel.* — Mais du tout. D'ailleurs, je monte dans ma loge.

GABRIELLE. — Tu ne m'embrasses pas ?

JEAN. — Mais si, mon chou.

Il l'embrasse et sort.

GABRIELLE. — Il m'adore, ce garçon. Ma petite Gisèle, je ne le fais pas trop voir, surtout à lui, mais ce garçon-là c'est la passion de ma vie. *(Devant le miroir :)* Oh ! Dieu que je suis laide ! Et je suis coiffée... Avant de le connaître je ne savais pas ce que c'était qu'aimer... Vraiment, Lucien ne coiffe plus aussi bien qu'avant. Regardez-moi ces boucles... Qui est-ce qui vous coiffe ?

GISÈLE. — C'est un petit coiffeur de ma rue.

GABRIELLE. — Vous avez tort. Jolie comme vous êtes, vous méritez d'être coiffée par un maître... Jean est un garçon tellement exceptionnel.

GISÈLE. — Oui, il a des qualités rares.

GABRIELLE. — Je suis ravie de vous l'entendre dire. Je vais téléphoner chez Lucien pour qu'on envoie quelqu'un arranger ça avant la représentation. Ce n'est ni fait ni à faire.

Elle compose un numéro.

GISÈLE. — C'est une supposition : si Jean voulait un jour vous quitter...

GABRIELLE. — J'en mourrais. *(Au téléphone :)* « Allô, Lucien ? Ici Mme Tristan. Pouvez-vous m'envoyer Georges pour me coiffer un peu avant ce soir. Mais non, pas à la Comédie-Française, à la Comédie-Wagram. Oui, merci, j'attends. » *(A Gisèle :)* C'est bien simple, si un jour Jean prenait la porte, une seconde après je sauterais par la fenêtre. *(Au téléphone :)* « Allô ! oui ? Elle sera là vers 8 heures moins le quart ? Parfait ! » *(Elle raccroche.)* Je dois vous paraître terriblement amoureuse ?

GISÈLE. — En effet.

GABRIELLE. — Bien sûr, vous êtes moins expansive que moi, mais je suis sûre que vous adorez Hervé, vous aussi.

GISÈLE. — En effet.

GABRIELLE. — Comme elle dit ça ! C'est gentil ! Il le mérite bien, allez. C'est un homme tout à fait étonnant.

GISÈLE. — En effet...

GABRIELLE. — En ce moment il doit vous paraître nerveux, insupportable : ne vous inquiétez pas, c'est l'approche de la générale tout simplement.

GISÈLE. — Mon Dieu, je ne le trouve ni nerveux ni insupportable.

GABRIELLE. — Non ?... Alors il a bien changé. Quand nous étions mariés il n'était pas à prendre avec des pincettes dans ces moments-là !

GISÈLE. — Imaginez-vous... Je suis peut-être pleine d'illusions... mais je crois qu'il se domine devant moi.

GABRIELLE. — Hervé se domine ? Eh bien, il a fait de sérieux progrès.

GISÈLE. — Peut-être sont-ce nos points de vue qui diffèrent ; en somme je ne me suis jamais mêlée à son travail. Au contraire, quand il est avec moi je m'efforce de lui faire oublier ses ennuis.

GABRIELLE. — Ce qui était évidemment impossible pour moi ! Vous avez de la chance, vous ne voyez que le bon côté d'Hervé ! Si vous saviez ce qu'il peut être odieux quand il s'y met ! Et méchant, et de mauvaise foi, et prétentieux, et volontairement vexant ! Vous pensez bien que si je l'ai quitté, moi, la mère de son enfant, c'est qu'il y avait des raisons ! Mais il est certain que deux grandes bêtes de théâtre comme lui et moi ne peuvent s'entendre ! Il a fallu sacrifier ma vie privée à mon art !

GISÈLE. — C'est d'ailleurs très beau.

GABRIELLE. — Oui, au fond, c'est assez beau... Pourvu que Georges arrive à l'heure, il est toujours en retard !

GISÈLE. — Qui ça, Georges ?

GABRIELLE. — Le coiffeur. Soignez-le bien. Gardez-le bien.

GISÈLE. — Le coiffeur ?

GABRIELLE. — Mais non, Hervé, voyons ! Malgré ses défauts, c'est un être tellement incomparable, plein de dons, d'entrain, d'esprit... Je l'admire tant.

GISÈLE. — Lui aussi vous admire.

GABRIELLE, *soudain très simple.* — Ah ! il m'admire ? Vraiment ! ça me fait plaisir. Je crois que maintenant je joue assez bien la comédie. Il m'aura fallu du temps pour y arriver.

GISÈLE. — Et... des sacrifices !

GABRIELLE. — Aussi ! Mais le théâtre remplace tout !

SCÈNE VI

PIERRE, *entrant avec Françoise.* — Tout, sauf l'amour.

GABRIELLE. — Bien sûr, mais une fois qu'on a l'amour...

PIERRE. — Alors, tout va bien. Tout va très bien. Tout va très-très-très-très bien ! Vous ne comprenez sans doute pas ?

GISÈLE. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

PIERRE. — Mes mères... Vous permettez que je vous appelle mes mères ?

GABRIELLE. — Mes mères ! C'est ridicule.

PIERRE. — Bien ! Je recommence : ma chère

maman, très chère marâtre — c'est mieux, hein ? C'est plus protocolaire.

GABRIELLE. — Il a bu.

PIERRE. — Veuillez, je vous prie, examiner la ravissante créature qui est devant vous.

GABRIELLE. — C'est de toi que tu parles ?

PIERRE. — Remarque, je pourrais, mais en l'occurrence, non. Il s'agit de Françoise...

GABRIELLE. — Pas trop le trac, mon petit ?

FRANÇOISE. — Je n'y pensais plus, c'est vrai. Oh !

PIERRE. — Est-ce que je vais pouvoir placer un mot ? Je vous ai donc demandé d'examiner Françoise. Elle est ravissante, vous en convenez. Je ne vous apprendrai pas davantage qu'elle possède une âme sans défaut, un cœur d'or, une gentillesse inépuisable. Que pouvait faire, devant tant de merveilles, le garçon affamé d'idéal que je suis ? Il ne pouvait que tomber à ses pieds *(il le fait)*, la prendre dans ses bras, *(il le fait)*, l'embrasser comme un fou et lui demander de l'épouser. Mes chères mères, je vous demande ma main pour la lui donner.

GABRIELLE. — Oh ! que je suis heureuse ! Elle est charmante. C'est mon élève. Mon Pierrot chéri, tu ne pouvais mieux choisir ! Embrasse-moi !

PIERRE. — Elle te plaît ! Oh ! maman chérie, je suis bien content !

Ils s'embrassent.

GABRIELLE. — Viens vite, ma chérie, que je t'embrasse aussi.

FRANÇOISE. — Oh ! madame, je suis si émue...

GABRIELLE. — Appelle-moi Gabrielle, maintenant.

FRANÇOISE. — Je n'oserai jamais...

PIERRE. — Allez, Gisèle, pas d'histoire ! A ton tour d'embrasser !

GISÈLE. — Oh ! volontiers, mon vieux Pierre. Je suis bien heureuse pour toi.

PIERRE. — Tu sais, tu peux être heureuse pour elle aussi...

GABRIELLE. — Dieu que je suis contente.

GISÈLE. — Eh ! oui. Vous serez peut-être grand-mère bientôt !

GABRIELLE. — Quelle horreur !

PIERRE. — Tu sais que cela aurait déjà très bien pu t'arriver.

GABRIELLE. — Pierre, veux-tu bien...

PIERRE. — C'est ta faute, tu m'as parfaitement réussi !

GABRIELLE. — Allons vite annoncer la nouvelle à ton père !

PIERRE. — Une seconde ! Une seconde !

GISÈLE. — Il n'est pas encore prévenu ?

PIERRE. — Euh ! non... ça a été si brusque...

GABRIELLE. — Comment, si brusque ?

PIERRE. — Non, pas notre amour, bien sûr ! Mais notre décision de rendre nos projets officiels.

GISÈLE. — Oui, d'ailleurs je me demande pourquoi vous choisissez spécialement le jour de la générale...

GABRIELLE. — Je trouve ça très bien, moi !

PIERRE. — Je n'ai pas choisi. C'est Françoise qui a voulu, à toute force. Ah ! maintenant, il faut s'attaquer à papa.

GABRIELLE. — Je vais lui parler.

PIERRE. — Maman, je t'en supplie, ne lui dis rien ! Il serait horriblement vexé ! Je dois être le premier...

GABRIELLE. — D'ailleurs je ne peux pas l'attendre. Il faut que j'aille me maquiller. Et dire qu'il faut toujours sacrifier des minutes de bonheur à ce cochon de métier ! Ah ! vous aviez raison tout à l'heure, ma petite Gisèle ! Mais non, mais non, je ne me plains pas, je suis trop heureuse... Que je vous embrasse encore une fois... Toi aussi, mon chéri... et toi aussi mon petit. Oh ! que je suis contente ! Contente !. Ah ! quelle belle vie que la vie d'artiste !

PIERRE. — Maman est parfaite. Il ne faudrait plus y toucher.

Hervé entre.

GABRIELLE. — Hervé, tu arrives bien, Pierre a à te parler. C'est touchant. Nous voilà réunis à nouveau. Ah ! il n'y a pas à dire : l'art dramatique, quel lien dans une famille. Je suis très émue. Cher Hervé, cher grand maître ! Tu as écrit un chef-d'œuvre !

HERVÉ. — Et ton interprétation. Tu es géniale ! Ah ! Gabrielle, Gabrielle, que de souvenirs !

GABRIELLE. — Pas d'attendrissements ! Embrasse-moi ! Je monte à l'assaut de notre victoire. Toujours plus haut, telle est ma devise.

Elle sort.

HERVÉ. — Quelle grande femme !

GISÈLE. — Oh ! oui.

HERVÉ. — Alors, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as à me parler ? Je suis en plein travail ! Si c'est pour la pendule, ma décision est prise. Nous n'allons pas discuter ? Ce n'est pas à deux heures de la générale que nous allons couper les cheveux en quatre !

PIERRE. — Non, papa, je suis sûr que tu as très bien choisi ta pendule.

HERVÉ. — C'est heureux.

PIERRE. — Seulement, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

HERVÉ. — Allons, bon !

PIERRE. — Voilà : je viens de me fiancer... ou plutôt je vais me fiancer avec ta permission.

HERVÉ. — Mais bravo, mon petit bonhomme ! Je suis ravi. Ah ! tu es bien le fils de ton père ! Tu choisis le jour d'une générale pour annoncer tes fiançailles. Excellente idée ! Ça va nous faire une publicité gigantesque. Il y aura trente photographes ce soir dans les coulisses ! Après le spectacle nous ferons un petit souper intime ! Il y aura Tout-Paris ! Toutes mes félicitations, mon garçon ! Je redescends en vitesse ! Bravo ! *(A la porte.)* Mais, au fait, qui épouses-tu ?

PIERRE. — Papa, c'est Françoise...

HERVÉ. — Hein ?

PIERRE. — Françoise Gallier.

HERVÉ. — Tu es fou ?

PIERRE. — Mais, papa...

HERVÉ. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

PIERRE. — Mais, papa, ce n'est pas une histoire.

HERVÉ. — Tu es complètement idiot, mon garçon ! Tu t'imaginais un instant que j'allais me prêter à une pareille folie ?

PIERRE. — Papa, écoute-moi...

HERVÉ. — C'est insensé !

PIERRE. — Mais qu'est-ce que tu me reproches ?

HERVÉ. — D'être un imbécile !

PIERRE. — Donne-moi tout de même des raisons ! Tout à l'heure tu avais l'air ravi que je me marie !

HERVÉ. — Que tu te maries, je m'en moque ! Avec cette petite, jamais.

PIERRE. — Alors, qu'est-ce que tu lui reproches ?

HERVÉ. — Ce que je... Je lui reproche bien des choses, à commencer par ce qu'elle est.

PIERRE. — Qu'est-ce qu'elle est ?

HERVÉ. — Rien ! Zéro ! Elle n'est strictement rien ! Elle est parfaitement inconnue, et tu es mon fils.

PIERRE. — Comme ça, elle ne sera plus inconnue...

HERVÉ. — Fais de l'esprit, c'est le moment.

PIERRE. — Papa, voyons, je ne l'épouse pas comme comédienne, et d'ailleurs tu lui as dit toi-même qu'elle avait du talent. J'épouse une gentille jeune fille qui me rendra heureux et que je tâcherai de rendre heureuse...

HERVÉ. — Ah ! Il est complet ! Nous sommes en plein roman ! Mais tu as donc tellement envie d'être trompé ?

PIERRE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

HERVÉ. — Tu ne l'as pas regardée ?

PIERRE. — Papa, je te prie de t'expliquer !

HERVÉ. — Je n'ai rien à expliquer ! Si tu ne comprends pas, tant pis pour toi. Tu veux mon consentement à ce mariage ? Je le refuse, un point c'est tout. Et quand tu voudras encore m'annoncer tes fiançailles tu ne choisiras pas un jour de générale, je te prie !

Il sort.

SCÈNE VII

Pierre, Gisèle et Françoise restent un instant muets.

PIERRE. — Ça alors ! Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

FRANÇOISE. — Oh ! Ça, c'est trop fort ! C'est trop fort !

PIERRE. — Mon pauvre petit, ne fais pas attention...

FRANÇOISE. — Oh ! le mufle !

PIERRE. — Calme-toi, ma chérie ! Tu y as compris quelque chose, toi ?

FRANÇOISE. — Mais c'est limpide. Et c'est pour ça que je voulais annoncer nos fiançailles au plus vite. Voilà un mois que ton père tourne autour de moi ; il est persuadé que je suis folle de lui. Et pas plus tard que tout à l'heure il m'a offert de... me consoler !

PIERRE. — Hein ?

FRANÇOISE. — Il a ainsi, paraît-il, de temps à autre pitié d'une des pauvres créatures qui l'adorent en silence !

PIERRE. — Françoise, nom d'un chien, tais-toi pour l'amour du ciel ! Bon, j'ai compris ! Mais tais-toi ! File dans ta loge et repose-toi un peu. Je te rejoins dans un instant, tu ne peux pas jouer dans cet état-là.

FRANÇOISE. — Ah ! oui. Eh bien, pour ce qui est de jouer ce soir, rien à faire, on se passera de moi.

PIERRE. — Ça, mon petit, c'est impossible.

FRANÇOISE. — C'est ce que nous verrons !

PIERRE. — Va, va, j'arrive tout de suite. *(Françoise sort.)* Gisèle... Je suis désolé.

GISÈLE. — Mais pourquoi ?

PIERRE. — Françoise exagère certainement.

GISÈLE. — Tu crois ? L'attitude d'Hervé tout à l'heure était bien celle d'un homme rebuté.

PIERRE. — Mais non, tu connais papa...

GISÈLE. — Mon petit Pierre, tu es gentil, mais ne te fatigue pas, il y a longtemps que je connais les petites aventures de ton père.

PIERRE. — Gisèle...

GISÈLE. — Ça n'a aucune importance.

PIERRE. — Je ne sais quoi dire...

GISÈLE. — Ne dis rien, va. Cours rejoindre ta petite amie. Tu tiens vraiment à l'épouser ?

PIERRE. — Tu le sais bien.

GISÈLE. — Tu l'aimes, c'est vrai. Tâche de ne pas trop la décevoir après. En attendant, je vais tâcher d'arranger les choses.

PIERRE. — Ça me paraît difficile.

GISÈLE. — Ce qu'il faut avant tout, ce n'est pas obtenir que ton père change d'avis dès ce soir, c'est aplanir un peu la situation. Allez, va vite, mon vieux Pierre. Va consoler ta petite fille et dis-lui que je m'occupe de vous deux.

PIERRE, *la regardant un instant, puis l'embrassant tant qu'il peut.* — Gisèle, tu es un brave type !

SCÈNE VIII

JEAN, *entrant en chemise à jabot, pantalon noir, sous-pieds, vernis et peignoir de théâtre.* — Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Hervé est dans une fureur indescriptible sur le plateau. Françoise s'est presque évanouie en entrant dans sa loge.

PIERRE. — Nom de D...

Il file vers la porte.

JEAN. — Rassure-toi, maintenant elle va très bien, elle t'attend.

PIERRE. — Merci, mon vieux Jean. *(Sur le seuil :)* Gisèle...

GISÈLE. — Oui ?

PIERRE. — Tu es sûre... que tu étais déjà au courant des petites histoires de papa ?

GISÈLE. — Mais bien sûr, Pierrot. Va !

Pierre sort.

JEAN. — Je me sens tout à coup un peu indiscret.

GISÈLE. — Jean, vous m'avez dit tout à l'heure que vous m'aimiez ?

JEAN. — Oui.

GISÈLE. — Faites bien attention. C'est très grave. Ça peut vous entraîner très loin. Jean, m'aimez-vous vraiment ?

JEAN. — Je vous aime, Gisèle.

GISÈLE. — Alors, emmenez-moi.

JEAN. — Quoi ?

GISÈLE. — Emmenez-moi. Hervé me dégoûte, le théâtre me dégoûte. Emmenez-moi où vous voudrez.

JEAN. — Oui, nous irons dans le Midi, en voiture.

GISÈLE. — Partons, Jean, partons.

JEAN. — Heureusement qu'en prévision d'un film je n'ai signé ici que pour trente représentations. Voyons, nous sommes le 20 mai, le 20 juin à minuit je vous enlève. Ce sera merveilleux, vous verrez.

GISÈLE. — Quoi ? Mais c'est aujourd'hui que je veux m'enfuir.

JEAN. — Ah ! non.

GISÈLE. — Comment, non ?

JEAN. — J'entre en scène dans deux heures.

GISÈLE. — Eh bien, vous n'entrerez pas, la belle affaire. Vous pouvez bien faire ce sacrifice pour moi !

JEAN. — Non, Gisèle.

GISÈLE. — Cabot, va !... Vous êtes bien tous les mêmes ! Vous promettez tout ce qu'on veut, mais dès qu'il faut toucher à votre sacro-saint théâtre il n'y a plus personne. Et moi qui vous croyais un peu mieux que les autres !...

JEAN. — Gisèle, taisez-vous !

GISÈLE. — Et ça ose parler d'amour ! Tenez, la petite Françoise, elle aime, elle, elle n'est pas encore pourrie, elle aime pour de bon son petit amoureux. On ne veut pas le lui donner, eh bien, elle ne jouera pas ce soir.

JEAN. — Cela m'étonnerait.

GISÈLE. — Cabotin !

JEAN. — Taisez-vous, Gisèle, vous ne pouvez pas savoir ce que vous me faites en ce moment.

GISÈLE. — Oh ! non, mon cher, je vous en prie ! Faites-moi grâce de vos phrases et de vos mines torturées. Elles sont assez réussies, mais figurez-vous qu'il me faut autre chose. Vous puez le fond de teint !

Un temps.

JEAN. — Gisèle, quand vous serez décidée à me parler sur un autre ton vous n'aurez qu'à me le faire savoir.

Il s'en va à la porte.

GISÈLE. — Jean...

JEAN. — Oui ?

GISÈLE. — Venez ici...

JEAN. — Me voilà.

GISÈLE. — Pardon, Jean. *(Elle pleure.)* Mon petit Jean, je suis écœurée.

JEAN. — Je vous comprends, Gisèle. Je voudrais pouvoir vous aider.

GISÈLE. — Jean, si je devenais votre maîtresse, sans nous enfuir, non, mais tout simplement parce que vous êtes un brave garçon et que vous me plaisez ?

JEAN. — Pas maintenant, Gisèle. Comprenez-moi, je ne veux pas profiter des circonstances, et que plus tard vous ayez des regrets. Moi, je vous aime, Gisèle.

GISÈLE. — Jean...

JEAN. — Oui ?

GISÈLE. — Je vous crois.

GABRIELLE, *qui entre en trombe en costume.* — Où est-il ? Où est-il ? Que je lui dise ce que je pense !

JEAN. — Qu'est-ce qu'il y a, Gabrielle ?

GABRIELLE. — Où est Hervé ?

JEAN. — Il n'est pas sur le plateau ?

GABRIELLE. — Non ! non ! il se cache ! Il est plein d'assurance devant un pauvre enfant, mais il craint d'affronter mon courroux.

JEAN. — Gabrielle, ce n'est pas un moyen d'arranger les choses...

GABRIELLE. — Arranger ! Tu parles d'arranger les choses quand il veut désespérer son fils !

JEAN. — Nous n'en sommes pas là.

GABRIELLE. — Il veut briser sa vie...

JEAN. — Je ne crois pas que Pierre...

GABRIELLE. — Je viens de trouver Pierre dans un état épouvantable. Il était livide. Rien ne m'empêchera de dire à Hervé ce que je pense ; je suis une lionne qui défend son lionceau.

Téléphone. Jean décroche.

GISÈLE. — Ma chère amie, je veux le bonheur de Pierre comme vous...

JEAN, *au téléphone.* — « Allô... oui... »

GABRIELLE. — Pas comme moi : je suis l'instinct.

JEAN. — Gabrielle ! C'est Francis qui te téléphone de la Radio...

GABRIELLE. — Il prend bien son temps, celui-là. Dis-lui que je ne suis pas là.

JEAN. — Oh ! il t'a entendue, figure-toi... Il s'agit d'enregistrer demain matin notre scène II.

GABRIELLE. — Dieu ! que c'est assommant. Passe-le moi.

LE RÉGISSEUR, *entrant.* — Monsieur Bayard, le coiffeur vous attend.

JEAN. — J'arrive.

Le Régisseur sort. Pendant la réplique de Gabrielle au téléphone il fait signe à Gisèle d'essayer de la calmer, puis il sort.

GABRIELLE, *suave.* — « Allô ! Bonjour, mon cher Francis. Je vais très bien, et vous ? Oh ! vous savez, toujours un peu le trac, mais ce n'est pas bien terrible... Vous êtes gentil. J'aurai un triomphe ? Je l'espère bien ! Demain matin rue François-Ier ? Oui, mais pas trop tôt ; j'aurai besoin de passer une bonne nuit, avec toutes ces émotions. Vous êtes un amour. Je vous embrasse. A demain, mon petit Francis. » *(Elle raccroche.)* Quel raseur ! ... Mais bien sûr, ma chérie. Je sais que vous aimez Pierre. Je suis l'instinct, vous êtes la raison...

NICOLE, *entrant.* — Ah ! Gabrielle ! Je t'apporte ton peignoir, pour t'éviter de redescendre. Veux-tu me donner ta robe, pour la pince.

GABRIELLE. — Il s'agit bien de la pince !... Ah ! mon Dieu, c'est vrai, où avais-je la tête ? Voulez-vous m'aider toutes les deux, vous serez gentilles. *(Pendant qu'on la dégrafe :)* Alors, comment va Françoise ?

NICOLE. — Elle vient d'avoir une crise de nerfs. Je ne sais pas comment elle va jouer ce soir. Pierre est affolé !

GABRIELLE. — Ah ! mon Dieu ! mes enfants ! Car elle est mon enfant elle aussi maintenant. C'est affreux. Je sens que je vais devenir folle. C'est une honte ! Hervé est un père dénaturé, pas autre chose ! Mais je saurai le remettre à la raison, qu'il

le veuille ou non ! *(Elle est en dessous d'époque. On lui passe le peignoir.)* Des gifles, il mériterait des gifles !

NICOLE. — Il faut que j'aille m'habiller : nous levons dans une heure et demie.

Elle sort.

GABRIELLE, *s'asseyant, très calme.* — Là, maintenant, mettez-vous là et causons. Vous avez raison, vous êtes la seule qui puissiez convaincre Hervé. Seulement, allez-vous savoir le prendre ?

GISÈLE. — Jusqu'ici, j'ai toujours su.

GABRIELLE. — Vous l'avez déjà vu dans cet état ?

GISÈLE. — Jamais, je l'avoue.

GABRIELLE. — D'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, j'ai compris qu'Hervé s'était un peu calmé. Dans la vie, avec vous, il est devenu un homme presque normal, mais vous ne connaissez pas le fauve ; je me demande si vous allez savoir le dompter.

GISÈLE. — Auprès de moi, il redevient calme.

GABRIELLE. — Oh ! pas d'ici ce soir.

GISÈLE. — Comme vous voilà calme, vous aussi...

GABRIELLE. — Moi ? Ah ! c'est la robe.

GISÈLE. — La robe ?

GABRIELLE. — C'est une question de robe. Avec un peignoir, comment voulez-vous avoir de grands sentiments ? Comprenez-moi, Gisèle, il est bien difficile que nous jouions la pièce ce soir dans ces conditions. Françoise refusant de jouer, moi dans l'état que vous savez — surtout que j'aurai ma robe — Pierre et Hervé à couteaux tirés, continuellement en présence sur le plateau pendant toute la soirée, ça va être étouffant. Il n'y a que vous qui puissiez détendre un peu les relations en faisant ajourner le refus d'Hervé.

GISÈLE. — Vous avez cent fois raison. Je suis sûre que quand j'aurai répété à Hervé ce que vous venez de dire...

GABRIELLE. — Mais, justement, c'est impossible !

GISÈLE. — Pourquoi ?

GABRIELLE. — Je vous disais bien que vous ne sauriez pas le prendre !

GISÈLE. — J'ai peine à le croire. Il est vrai que depuis que je viens aux répétitions de cette pièce plus d'une fois Hervé m'a étonnée...

GABRIELLE. — Mais, ma chère petite, je me tue à vous le répéter : je sais aussi bien que vous quel homme charmant peut être mon mari, votre, notre mari quand il veut, mais cela ne l'empêche pas d'avoir au théâtre, dans son travail, un caractère impossible.

GISÈLE. — Eh bien, en admettant, que voulez-vous que je fasse ?

GABRIELLE. — Une chose toute bête : soyez de son avis, il a tellement l'esprit de contradiction qu'il trouvera tout de suite des raisons favorables au mariage de Pierre.

GISÈLE. — Non, ça, je ne veux pas. Je ne sais pas feindre. Excusez-moi de vous dire cela, Gabrielle, mais auprès d'Hervé il me semble que ma méthode a donné de meilleurs résultats que la vôtre.

GABRIELLE. — Mon petit, j'ai horreur qu'on discute avec moi. Je ne donne jamais de conseil. Je ne me mêle jamais de rien. Je suis discrète et je ne m'impose pas. Cela dit, peu d'hommes m'arrivent à la cheville — et je ne parle pas de ma taille — pour l'intelligence et la diplomatie. Je vous le dis modestement, mais tout de même, je vous le dis. Bonne chance !

Gabrielle sort.

GISÈLE, *elle se promène un instant seule en répétant.* — Non, non, non !

ROBERT, *entrant.* — C'est parfait. Tout marche à merveille.

GISÈLE. — Vous avez l'optimisme coriace.

ROBERT. — La petite Françoise est complètement évanouie ! Hervé a démoli la moitié du décor. Gabrielle a déchiré une de ses robes en menus lambeaux. C'est une répétition générale dans la meilleure tradition. Tout s'annonce à merveille.

GISÈLE. — Vous avez l'air d'un médecin-chef aliéniste qui en a pris son parti.

ROBERT. — Vous m'avez percé à jour.

GISÈLE. — Les acteurs font toujours les mêmes histoires ?

ROBERT. — Toujours.

GISÈLE. — Et cela n'empêche jamais le rideau de se lever ?

ROBERT. — Jamais.

GISÈLE. — Eh bien, moi, je trouve cela profondément méprisable.

ROBERT. — Mais, c'est simplement une des plus belles formes de la conscience professionnelle. Ah ! chère amie ! Nicole sait que vous devez tenter une démarche auprès d'Hervé. Comme elle le connaît bien, elle m'a prié de vous faire une ou deux recommandations...

GISÈLE. — Non, Robert. Non ! Je parlerai à mon mari comme j'en ai l'habitude. Gabrielle vient déjà de m'accabler de conseils. Et qu'il fallait dire ceci, ne pas avoir l'air de cela... Je ne sais pas avoir l'air, moi. Et c'est peut-être ce qui fait ma force auprès d'Hervé.

ROBERT. — Je souhaite que vous ayez raison.

HERVÉ, *en coulisse.* — Pierre ? Pierre ?

ROBERT. — Mais voici Hervé ! Comme on dit dans le répertoire classique : je vous laisse avec lui... et je sors par le fond.

Il sort.

SCÈNE IX

HERVÉ, *entrant.* — Alors, c'est à moi, l'auteur, de m'occuper de la pendule !

Il va prendre la pendule Restauration dont il a été question.

GISÈLE. — Hervé, je t'en supplie, écoute-moi calmement, posément. Ce que j'ai à te dire est très grave, pour nous deux, aussi bien que pour ceux dont il va être question.

Hervé repose la pendule.

HERVÉ. — Mais j'écoute, ma chérie.

GISÈLE. — Je te demande s'il est absolument impossible non pas de revenir sur ton refus, mais d'attendre jusqu'à demain matin pour étudier, à tête reposée, la question du mariage de Pierre.

HERVÉ. — Ma petite Gisèle, je te supplie de ne pas te mêler de cela. Je connais Pierre beaucoup mieux que toi. Dans huit jours il ne pensera plus à cette petite.

GISÈLE. — Et s'il y pense encore ?

HERVÉ. — Je ne veux pas discuter avec toi. J'ai dit non, c'est non.

GISÈLE. — C'est la première fois que nous nous disputons.

HERVÉ. — Mais non, nous ne nous disputons pas. C'est même exactement ce que je veux éviter.

Il prend la pendule.

GISÈLE. — Si tu préfères, c'est la première fois que tu me refuses quelque chose.

HERVÉ. — Ce n'est pas à toi que je refuse, c'est à Pierre.

GISÈLE. — Hervé...

HERVÉ. — Ma petite Gisèle, j'ai encore beaucoup à faire ce soir ; excuse-moi, il faut que je descende.

Il se dirige vers la porte avec la pendule. Gisèle le suit de l'œil. Quand il a la main sur le bouton, elle se décide.

GISÈLE. — Remarque, dans le fond, je trouve que tu as raison.

HERVÉ. — Hein ?

GISÈLE. — Mais oui, ce mariage est stupide.

HERVÉ. — Bien sûr.

GISÈLE. — Cette petite est sotte, sans aucun talent et, de plus, comme tu l'as deviné, c'est parce qu'elle n'a pas réussi à te conquérir qu'elle s'est rabattue sur Pierre.

HERVÉ. — Je ne lui prête pas d'aussi noirs desseins...

Il repose la pendule en continuant à la tenir.

GISÈLE. — Pourquoi ? Il faut être logique : si elle te faisait la cour, c'est une preuve qu'elle n'éprouvait pas pour Pierre des sentiments bien profonds, n'est-ce pas ?

HERVÉ. — Elle me faisait la cour... Allons, Gisèle, ne me rends pas ridicule...

GISÈLE. — C'est pourtant bien ce que tu as prétendu ! A moins que ce ne soit le contraire...

HERVÉ. — Mais tu es folle, voyons ! Non, elle était un peu éblouie par moi, c'est tout, c'est bien excusable à son âge.

GISÈLE. — Est-ce que tu la défendrais par hasard ?

HERVÉ. — Mais pas du tout ! Je me mets à sa place...

GISÈLE. — Cela n'a d'ailleurs aucune importance...

HERVÉ. — En effet.

GISÈLE. — Mais il me déplaît qu'une fille qui a tourné autour de mon mari épouse mon beau-fils.

HERVÉ. — Allons, bon, mais tu me disais tout à l'heure...

GISÈLE. — L'essentiel, c'est que ce mariage ne se fasse pas.

HERVÉ. — Peut-être vas-tu un peu vite.

GISÈLE. — Comment ?

HERVÉ. — Mais oui, à tout bien prendre...

GISÈLE. — Quoi ? Quoi ? Dis ce que tu allais dire !

HERVÉ. — Je... enfin... non, maintenant que tu m'y fais penser, ce mariage n'est pas peut-être aussi absurde...

GISÈLE. — Hervé... ce que tu viens de dire là...

HERVÉ. — Eh bien, quoi ?

GISÈLE. — Rien, rien... enfin, je veux simplement que tu saches que, pour ma part, je m'oppose absolument à ce mariage. Tu choisiras. Ce sera Françoise ou moi ! Puisque tu as du travail, descends, je ne veux pas te retenir.

HERVÉ. — Françoise ou moi ? Mais, Gisèle, tu me stupéfies !

SCÈNE X

GABRIELLE, *entrant à nouveau dans sa robe.* — Ah ! te voilà ! Je suis bien aise de te trouver.

HERVÉ. — Mais le plaisir est partagé. Qu'y-a-t-il pour ton service ?

GABRIELLE. — Tu es un immonde personnage ! Ton cynisme est incroyable ! Monstre ! Mais pour qui te prends-tu ? De quel droit fais-tu le malheur des êtres à qui tu dois protection, compréhension, amour enfin ! Non, mais, regardez-moi ça, ce petit auteur de quat' sous qui joue au tyran, c'est ridicule !

HERVÉ. — Gabrielle ! Je te prie de te taire !

GABRIELLE. — A moins de me tuer, tu ne me feras pas taire ! Si tu crois que tu vas pouvoir impunément compenser par ta cruauté ton manque total de talent, tu te trompes !

HERVÉ. — Mais, ma chère amie, si je n'ai aucun talent, il ne faut pas jouer mes pièces !

GABRIELLE. — J'ai accepté, pour ne pas te froisser, en pensant à notre fils et parce que tu t'es traîné à mes pieds !

HERVÉ. — C'est magnifique ! A tes pieds ! Tu étais folle de joie !

GABRIELLE. — Tu mens !

HERVÉ. — Mais, pour te retourner la question, qu'est-ce qui t'a donné le droit de me parler sur ce ton ? Quand j'ai jeté les yeux sur toi tu n'étais qu'une pauvre petite cabotine de second plan.

GABRIELLE. — Petite, moi !

HERVÉ. — Ton nom, ta gloire, tu me les dois et, quant à ton talent, je ne peux pas en dire autant : je n'ai jamais réussi à t'en donner, je le reconnais !

GABRIELLE. — Il eût fallu que j'en eusse besoin !

HERVÉ. — Écoutez-la, mais écoutez-la, mais écoutez-la ! Tu sombres dans le ridicule, ma pauvre fille !

GABRIELLE. — Oh ! grossier personnage ! Sans cœur ! Goujat !

HERVÉ. — Mijaurée, cabotine !

GABRIELLE. — Ah ! tu l'auras voulu.

Elle va pour le gifler. Jean, qui est entré, lui prend le bras.

JEAN. — Gabrielle, rentre dans ta loge, je te prie.

GABRIELLE. — Pas avant...

JEAN. — Gabrielle ! Tu m'as entendu : rentre dans ta loge, ma chérie. Tu n'as pas le droit, un soir de générale, de te mettre dans cet état.

GABRIELLE. — Tu as raison. Sans moi sa pièce n'existe pas. Ah ! ah ! le pauvre homme ! Ah !

Elle sort.

JEAN, *à Hervé.* — Quant à vous, monsieur... je vous prierai de modérer un peu vos termes quand vous parlez avec ma femme.

HERVÉ. — Oh ! celui-là qui joue les preux chevaliers ! Mon petit ami, allez voir au moyen âge si j'y suis !

Il sort en claquant la porte, laissant la pendule.

SCÈNE XI

JEAN, *en habit noir Second Empire.* — Je ne suis pas son petit ami, et je n'irai pas au moyen âge.

GISÈLE, *se jetant dans ses bras.* — Jean, mon cher Jean, je n'en peux plus, je suis dégoûtée, j'en ai assez !

JEAN. — Ecoutez bien ce que je vais vous dire, Gisèle, et croyez-m'en : il n'y a vraiment pas de quoi être bouleversée.

GISÈLE. — Mais non, Jean, si vous saviez... c'est affreux...

JEAN. — Ils se sont un peu étalés devant vous ? Un peu déçue par le mari ? Il fallait bien que cela arrive un jour ou l'autre...

GISÈLE, *la tête sur l'épaule de Jean.* — Oh ! Jean, Jean...

Entre Hervé.

HERVÉ. — Nom de D... ! *(Jean et Gisèle se séparent.)* Gisèle ! Tu... Oh ! vous, monsieur.

JEAN. — C'est très simple à expliquer, monsieur, ne vous mettez pas en colère.

HERVÉ. — Très simple, en effet ! Lumineux ! Limpide ! Sortez d'ici !

JEAN. — Pas avant...

HERVÉ. — Tout de suite, monsieur, tout de suite ! Ah ! vous trouvez ça drôle, sans doute ! Après ma première femme, la seconde...

JEAN. — Vous vous méprenez, monsieur, je vous en supplie...

GISÈLE. — Hervé, ne sois ni grossier ni stupide. Tu te trompes complètement.

HERVÉ. — Comment ! Comment ! Tu oses encore élever la voix ! *(Jean et Gisèle, avec une mine découragée, s'assoient.)* Je crois me rappeler vous avoir prié de sortir ! *(Entre Pierre.)* Ah ! te voilà ! Il ne manquait plus que toi ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

PIERRE, *très froid.* — Je viens chercher la pendule !

HERVÉ. — C'est maintenant que tu t'occupes de la pendule ? Parce que tu es mon fils tu te crois permis de faire ton travail n'importe comment ?

PIERRE. — J'avais à m'occuper de quelqu'un avant de m'occuper de la pendule.

HERVÉ. — Et tu oses le dire en face !

Entre Gabrielle.

GABRIELLE. — Disparais ! ou je te tue.

PIERRE. — Maman, je t'en prie.

HERVÉ. — Ah ! tu tombes bien ! Pour une entrée réussie, c'est une entrée réussie. Tu ferais mieux de veiller sur ton mari.

GABRIELLE. — Qu'oses-tu insinuer ?

HERVÉ. — Insinuer ! Elle est géniale ! Mais, ma bonne amie, je viens de trouver ma femme et ton mari dans les bras l'un de l'autre ! C'était un charmant spectacle ! Tu m'en vois transporté d'aise,

GABRIELLE. — Jean ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

JEAN. — Mais rien, mais rien du tout !

HERVÉ. — Vous, enfuyez-vous, avant que je vous tue !

Ensemble

GABRIELLE. — Pardon ! Je veux des explications ! Ça ne se passera pas comme ça ! Jean, viens ici, et réponds-moi, Jean...

HERVÉ. — Mais, sortez, nom de D..., sortez !... Vous voyez bien que je vais faire un malheur ! Mais sortez, f... le camp !

PIERRE. — Maman, je t'en supplie ! Qu'est-ce que tu vas imaginer. Tu vois bien que papa est dans un état terrible...

JEAN. — Et puis d'abord, j'en ai assez de ce ton ! Si vous avez envie de recevoir une correction, vous n'avez qu'à continuer ! Non, mais !

Entre Françoise, en costume d'époque.

HERVÉ. — La voilà ! C'est complet ! Nous sommes tous là ! Veux-tu bien aller te cacher, petite malheureuse. Tu es la cause de tout.

FRANÇOISE. — Je viens simplement vous prévenir, monsieur, que je ne jouerai pas ce soir tant que vous ne m'aurez pas fait des excuses en public.

HERVÉ. — Et puis quoi encore ? Non, mais ! Pour quoi se prend-elle. Ça mériterait tout au plus une bonne fessée...

Ensemble

PIERRE. — Papa, je te prie très respectueusement de traiter Françoise autrement. Cette petite a droit à autant d'égards que n'importe qui ! Je ne vois pas pourquoi son âge la mettrait à la merci de tes écarts de langage ! Maman, je t'en prie, je suis assez grand pour me défendre tout seul.

GABRIELLE. — Elle a parfaitement raison, tu t'es conduit comme un goujat avec cette enfant ! Et puis ne regarde pas Pierre avec ces yeux-là ! Si tu touches à un cheveu de son crâne tu auras affaire à moi. Pierre, mon chéri, ne crains rien, je suis là.

JEAN. — Pierre, Pierre, ne dis rien, Pierre. Cette scène est odieuse et grotesque. Gabrielle, au nom du ciel, tais-toi. Personne ici ne songe à toucher ni à Françoise ni à Pierre. Françoise, mon petit, arrêtez-vous, je vous en supplie. Monsieur Montagne, soyez raisonnable une seconde.

HERVÉ. — Une fessée, je dis bien : une fessée ! Toi, mon petit Pierre, tu feras bien de rester en dehors de la conversation si tu ne veux pas en recevoir une aussi. Gabrielle, ne t'énerve pas. Si je me mets en colère, cela va être terrible ! Monsieur Jean Bayard, ayez l'extrême bonté de vous mêler de ce qui vous regarde.

FRANÇOISE. — Je n'ai aucune espèce de raison de me laisser traiter comme la dernière des dernières. On me fera des excuses ou je ne jouerai pas, je ne sors pas de là. Non, mais qu'est-ce que ces manières. Mon cher Jean, vous êtes bien gentil, mais je ne me laisserai pas faire, un point c'est tout.

Robert et Nicole entrent en trombe. Celle-ci se précipite vers l'annuaire du téléphone et commence à chercher des adresses qu'elle recopie sur un bloc, sans se préoccuper le moins du monde de ce qui se passe. Robert se laisse tomber sur un fauteuil.

ROBERT. — Catastrophe ! Catastrophe ! Mes enfants, catastrophe !

HERVÉ. — Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Le théâtre brûle ?

ROBERT. — Pire !

TOUS. — Ah ! mon Dieu !

ROBERT. — Lord Quakerfield est dans la salle ce soir. Je viens d'être prévenu par l'ambassade.

GABRIELLE. — Lord Quakerfield !...

HERVÉ. — Qu'est-ce que tu veux que cela me foute... hein ? Tu dis ? Lord Quakerfield...

GABRIELLE. — Lord Quakerfield...

ROBERT. — Lui-même ! Il va falloir passer *la Marseillaise* au pick-up.

GABRIELLE. — Il ne marche pas ?

ROBERT. — Admirablement ! C'est affreux !

TOUS. — Alors, quoi ! quoi ?

ROBERT. — Dans mon émotion, je viens de casser le disque de *la Marseillaise*.

HERVÉ. — Nom d'un chien ! Quelle heure est-il ?

Ils annoncent tous l'heure marquée aux pendules qu'ils ont prises pendant le jeu.

ROBERT. — Il est 7 h. 30.

HERVÉ. — Et nous levons le rideau dans deux heures ! Qu'est-ce que nous allons faire ?

ROBERT. — Nicole est en train de chercher toutes les adresses de marchands de disques ! Mais ils doivent être en train de fermer.

TOUS. — Ah ! bon...

GISÈLE. — Vous oubliez quelque chose...

ROBERT. — Quoi ?

GISÈLE. — Le *God save the King* ! Pour un lord, ça me paraît assez indiqué !

TOUS. — Oh ! là, là, mais c'est vrai !

ROBERT. — Je n'y pensais même pas ! Mais comment allons-nous faire ?

HERVÉ. — Tu sais à qui on peut s'adresser, ma petite Gabrielle ?

GABRIELLE. — Mais non, mon cher Hervé, je ne vois personne. Et toi, mon petit Jean ?

JEAN. — Comment veux-tu ! Tu sais bien que je n'aime pas la musique.

PIERRE. — Moi non plus ! Je n'aime que le swing ! Et toi, Gisèle ?

GISÈLE, *éclatant*. — Ah ! non, c'est trop beau ! C'est trop beau ! Ah ! ça, alors, il faut le voir pour y croire !

HERVÉ. — Qu'est-ce qui te prend !

GISÈLE. — Laissez-moi, vous me dégoûtez tous ! Laissez-moi ! Bonsoir !

Elle sort en trombe.

HERVÉ. — Qu'est-ce qu'elle a ?

JEAN. — Ne vous inquiétez pas, mon cher Hervé, elle est un peu nerveuse.

HERVÉ. — Je m'en aperçois, mon cher Jean, mais enfin, pourquoi ? Pourquoi ? Ah ! mon Dieu ! *(Il court vers la porte.)* Gisèle, dépêche-toi de t'habiller et de revenir, nous levons dans une heure ! Hein ? Quoi ? *(Il se retourne.)* Ce n'est pas possible ?

TOUS. — Que se passe-t-il ?

HERVÉ. — Il me semble qu'elle m'a répondu : M... !

GABRIELLE. — C'est pour nous porter chance !

ROBERT. — Mes enfants, ne nous égarons pas ; il s'agit de trouver...

FRANÇOISE. — Mais je l'ai, je peux vous prêter le *God save the King*, le disque est chez moi.

TOUS. — Oh ! bravo, Françoise, vive Françoise !

HERVÉ. — Ma chère petite, vous nous sauvez ! que je vous embrasse !

ROBERT. — Et pour *la Marseillaise* il va falloir courir tous chez les marchands ci-après : toi, Nicole, chez Durand.

NICOLE. — Chez Durand.

ROBERT. — Vous, Jean, chez Salabert.

JEAN. — Mais je suis en costume.

GABRIELLE. — Tant mieux, c'est plus impressionnant.

JEAN. — Alors ?

ROBERT. — Chez Salabert.

JEAN. — Chez Salabert.

ROBERT. — Pierre et Françoise à « La boîte à musique ».

PIERRE et FRANÇOISE, *ensemble*. — « La boîte à musique ».

GABRIELLE. — Et moi, passage du Havre.

TOUS. — Allons-y !

Ils se précipitent.

HERVÉ. — Attention ! Attention ! ne prenez pas n'importe quel disque ! Il faut le disque officiel de la garde républicaine ! Celui qui fait : pa-pam, pa-pam, pa-pam, ba-da-dam, dam, dam !

TOUS, *en chœur*. — Pa-pam, pa-pam, pa-pam, ba-da-dam, dam, dam !

Et tous commencent à sortir.

GABRIELLE. — Et pourquoi pas la garde elle-même ? *(Elle se précipite au téléphone et de sa voix de cuivre, couvrant le tumulte :)* « Mademoiselle ! Faites-moi donner la garde ! »

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Hervé, Robert, Gisèle et Nicole sont assis, plongés dans d'austères méditations.

ROBERT. — Un peu de champagne, peut-être ?

LES TROIS AUTRES, *comme si ce breuvage leur était interdit sous peine de mort.* — Oh !...

Tous retombent dans la prostration.

ROBERT. — Si l'on prenait les nouvelles à la radio ?

HERVÉ. — Une catastrophe me suffit pour ce soir.

ROBERT. — Tout n'est pas perdu.

HERVÉ. — Peut-être pas tout, mais enfin une bonne partie.

PIERRE, *entrant.* — Françoise est prête, vous pourrez lever quand vous voudrez. *(Il se rend compte qu'il n'intéresse personne.)* Merci ! Elle va mieux, elle me charge de vous dire qu'elle est très sensible aux innombrables témoignages de reconnaissance qu'elle a reçus pour avoir joué quand même malgré ce qu'on lui avait fait.

HERVÉ. — Elle aurait mieux fait d'aller se coucher.

PIERRE. — Mais ça peut encore se faire !

ROBERT. — Pierre, nous avons chacun nos petits ennuis ce soir.

PIERRE, *examinant quelques bouteilles dûment bouchées.* — Que ne les noyez-vous dans le champagne ? Vous comptez le rendre au marchand ? C'était du bon... Enfin !... Je vais au bistro.

HERVÉ. — La place d'un décorateur pendant les changements un soir de générale est sur le plateau.

PIERRE. — Très bonne idée. Pour ce qu'on rigole ici, je serai mieux avec les machinistes ; ils n'y sont pour rien, au moins, eux.

Il sort.

HERVÉ. — C'est surtout sa mère qui l'a élevé.

Nouvelle phase de contemplation.

ROBERT. — N'y pensons pas.

NICOLE. — C'est ça, chante-nous un petit air.

ROBERT. — Pensons-y, mais parlons d'autre chose !

GISÈLE. — Oh ! oui, c'est cela, parlons.

Un grand silence.

NICOLE. — Ce ne sont pourtant pas les sujets de conversation qui manquent !

ROBERT. — A propos, Luciane vient d'accoucher ce matin.

HERVÉ. — Tu ne comptes pas lui faire reprendre le rôle de Gabrielle d'ici à demain soir ?

ROBERT. — C'est un petit garçon.

HERVÉ. — Pauvre femme, elle ne sait pas ce qui l'attend.

GISÈLE. — Je vais peut-être retourner dans la salle.

HERVÉ. — Attends un peu, ils doivent être si contents de m'eng..., tu vas les gêner.

JEAN, *entrant.* — Je suis prêt, on lève dans combien de temps ?

ROBERT. — Cinq minutes.

JEAN. — Oh ! mais il y a grande réunion. Je ne suis pas de trop ?

NICOLE. — Du tout, n'est-ce pas, Gisèle ?

GISÈLE. — Décidément, je préfère encore aller dans la salle.

HERVÉ. — Tu n'as pas peur. *(Gisèle sort.)* C'est parfait ! Ma *Femme simple* se casse la figure, ma femme légitime s'oppose au mariage de mon fils. Charmante soirée !

NICOLE. — Ah ! Ah !

JEAN. — Monsieur, je voudrais vous demander de ne pas attacher au fait d'avoir trouvé Mme Montagne sur mon épaule une importance exagérée...

HERVÉ. — Monsieur, si ma femme vous fait l'honneur de flirter avec vous, ayez la dignité de ne pas vous en défendre.

JEAN. — Eh bien, moi je vais faire un petit tour en scène.

Il sort.

NICOLE. — Mon cher ami, vous avez tort de prendre la chose au tragique. Le premier acte a surtout été une tape pour Gabrielle.

ROBERT. — C'était à prévoir. Nous avons fait une telle publicité sur sa rentrée à la Comédie-Wagram dans une pièce de son ex-mari que le public de ce soir est arrivé avec des arbalètes. Mais une salle de générale ne prouve rien, tu sais très bien que les grandes œuvres sont loin d'avoir toujours des « générales » brillantes.

HERVÉ. — C'est sans doute pour cela que mes générales ont toutes été brillantes jusqu'ici.

ROBERT. — Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ! Le vrai public a parlé ; la location est pleine pour huit jours.

HERVÉ. — C'est que personne n'a encore vu la pièce.

ROBERT. — Indépendamment de tout, il y a quelqu'un qui va sortir triomphant de cette représentation.

HERVÉ. — Tu m'étonnes.

ROBERT. — Ton fils, ses décors sont admirables.

HERVÉ. — Je sais, nous allons lire dans toute la presse de demain soir : « Quel dommage de gaspiller d'aussi beaux décors pour une pièce aussi lamentable ! »

ROBERT. — Tu es décourageant, je t'assure.

HERVÉ. — Un homme digne de ce nom doit regarder le destin en face. *(Le Régisseur appelle en scène.)* Aussi vais-je de ce pas dans la salle, je veux assister au désastre jusqu'au bout.

Il sort.

NICOLE. — C'est bien fait ! Ça vous apprendra à faire les malins ! Vous aviez bien besoin d'aller chercher Mme Gabrielle Tristan pour jouer votre pièce quand vous aviez tout ce qu'il fallait sous la main !

ROBERT. — Tu ne vas pas recommencer ?

NICOLE. — Et tu n'as encore rien entendu !

ROBERT. — D'abord, ce n'est pas entièrement la faute de Gabrielle si le premier acte est tombé à plat.

NICOLE. — C'est la mienne, peut-être ?

ROBERT. — En partie, oui, tu n'étais pas tout à fait dans le mouvement.

NICOLE. — C'est un comble ! Pas dans le mouvement ! Tu veux que je démolisse le décor pour te faire voir que je suis dans le mouvement ? Je suis la seule qui les ai vaguement dégelés avant que Mme Tristan fasse retomber la température ambiante.

ROBERT. — Je voudrais pouvoir placer un mot.

NICOLE. — Je te conseille de le peser.

ROBERT. — J'en dirai d'ailleurs autant à la petite Françoise, qui est très en dessous du ton, ainsi que la plupart des interprètes ! Gabrielle est partie ce soir, en sentant la salle hostile, dans un mouvement tout à fait différent de celui des répétitions. C'est elle qui porte la pièce, nom d'un chien ! Tu es une comédienne adroite, tâche de coller dans son tempo. Quand je te dis que tu n'es pas dans le mouvement, c'est de son mouvement qu'il s'agit !

NICOLE. — Mais c'est ça ! Je vais me mettre à la suivre comme un petit chien ! Rien à faire !

ROBERT. — Tu veux f... la pièce par terre, dis-le !

NICOLE. — Au point où elle en est, elle n'ira pas beaucoup plus bas !

ROBERT. — Tu es une défaitiste et une saboteuse ! Tu sais ce que les recettes signifient pour toi.

NICOLE. — Je m'en moque, on n'a jamais étouffé les cris d'une conscience humaine dans l'épaisseur d'un manteau de vison !

ROBERT. — Mais si, mais si.

SCÈNE II

GABRIELLE, *entrant.* — Alors, on lève ? Ce n'est pas la peine de les faire attendre, ils sont déjà assez mauvais ; vingt minutes d'entr'acte, ils vont être complètement endormis !

On entend les trois coups.

NICOLE. — Endormis ! Ce n'était pas le moment, ils avaient vingt minutes pour nous traîner dans la boue !

On entend des applaudissements.

ROBERT. — Ah ! on applaudit le décor.

NICOLE. — C'est Hervé qui doit être content.

GABRIELLE. — Dis-moi, Robert, vous avez fourré mes gens de cinéma dans une loge de côté. J'ai l'impression que ton fond de teint est beaucoup plus clair que le mien, ma chérie.

NICOLE. — C'est un fond de teint américain sec.

ROBERT. — Les producteurs ont cru que c'était permanent, ils sont arrivés un quart d'heure avant l'entr'acte.

GABRIELLE. — Et comment l'enlèves-tu ?

ROBERT. — Qui ?

NICOLE. — Avec de l'eau, tout simplement. Après j'étends une bonne crème grasse pour la nuit si je dois rentrer directement chez moi.

GABRIELLE. — Tu aurais pu leur réserver des places convenables. Tu dois avoir l'air d'une motte de beurre qui sort du four ?

ROBERT. — Moi ?

NICOLE. — Ah ! non, quand je l'ai bien étalée, j'enlève le plus gros avec un petit coton.

GABRIELLE. — Oui, l'important c'est que ça pénètre bien. Quand je pense que ces gens à qui je vais demander cinq millions sont en train de prendre un torticolis ; la prochaine fois je ferai garder militairement le premier rang du balcon. Dis-moi : comme ces cochons-là dorment dans leurs fauteuils, j'ai essayé de donner un mouvement plus nerveux. Je te demanderai donc de coller au maximum sur mes répliques, chérie.

NICOLE. — Tout ce que tu voudras, chérie.

GABRIELLE. — Il faudra peut-être prévoir quelques coupures pour demain. La pièce est terriblement lourde à porter.

ROBERT. — Nous verrons ça tout à l'heure.

GABRIELLE, *dans un rare moment de sincérité.* — Je ne suis pas très fameuse ce soir, mes enfants. C'est bien difficile de jouer la comédie.

JEAN, *qui est entré depuis le début de la réplique.* — Nicole, ça va être à toi.

NICOLE. — J'y vais.

ROBERT. — Et moi je vais ouvrir une bouteille de champagne.

NICOLE. — Non. Tu m'accompagnes sur le plateau. Tu vas voir ce que c'est qu'une comédienne.

ROBERT, *la suivant.* — Bon ! Bon !

Ils sortent.

GABRIELLE. — Quelle cabotine ! Donne-moi un peu de champagne, ça me réveillera peut-être.

JEAN. — Tu leur disais des bêtises quand je suis entré. Toi, mauvaise ! Tu sais bien que tu ne peux pas l'être.

GABRIELLE. — C'est pis, je suis éteinte. Pour donner le change, je m'agite. Le résultat ne s'est pas fait attendre.

JEAN. — Mais, Gabrielle, qu'est-ce que tu as ce soir ? Je ne t'ai jamais vue aussi impressionnée par une générale. Enfin rappelle-toi le soir de *Violaine*, le soir de *la Vérité* et rappelle-toi Londres il y a deux ans. Penses-tu vraiment que tu as moins de talent qu'il y a deux ans ?

GABRIELLE. — Oh ! n'exagérons rien ! J'ai très confiance en moi, mais ce soir c'est toi qui mérites la vedette.

JEAN. — Auprès de toi je suis si peu de chose !

GABRIELLE. — C'est déjà quelque chose, ce « peu » dont tu parles si modestement ; mais ne plus être ce qu'on a été c'est plus grave.

JEAN. — Allez ! Allez ! Robert avait préparé du champagne, buvons à ton succès.

GABRIELLE. — Merci, chéri. Vois-tu, mon petit, je déplace beaucoup d'air, je fais de l'autorité, je tranche, mais au fond je sais très bien à quoi m'en tenir. Quand j'impressionne les autres, c'est à moi-

même que j'en impose ; et ce soir je rate mes effets sur moi-même, c'est pour ça que la salle est froide.

JEAN. — Tu es merveilleuse d'intelligence !

GABRIELLE. — Mais non, j'ai le théâtre dans le sang, voilà tout. Et j'ai du mérite : mon père était boucher. Oh ! Jean ! Quelle belle bouchère j'aurais faite.

JEAN, *riant.* — Que tu es drôle ! Tu devrais jouer une pièce comique.

GABRIELLE. — L'ennui, c'est que tout à l'heure il faut que je pleure à chaudes larmes !

JEAN. — Et dire que c'est moi qui vais te faire verser ces larmes-là !

GABRIELLE. — Ça t'ennuie ?

JEAN. — Ce n'est pas très agréable.

GABRIELLE. — Tu es gentil.

JEAN. — Gabrielle chérie...

GABRIELLE. — Non. Viens me dire des mots gentils en scène, c'est là que tu les dis le mieux.

PIERRE, *entrant.* — Qu'est-ce que ça m'a coûté ?

GABRIELLE. — Quoi donc ?

PIERRE. — Le succès de mon décor ! Deux tournées générales aux machinistes. Tu te rends compte ! Je vais me venger sur le champagne de Robert !

ROBERT, *entrant.* — Ouf ! Nicole est entrée, je vais pouvoir boire mon champagne. Vous m'en avez laissé un peu ?

PIERRE. — Tu comptais t'enivrer tout seul ? C'est raté !

GABRIELLE. — Est-ce que c'est bientôt à nous ?

ROBERT. — Ça approche.

GABRIELLE. — Allons, allons-y !

JEAN, *sur la sortie.* — Eh bien, messieurs ! Les traditions se perdent.

ROBERT. — Quoi donc ?

JEAN. — La rime à « perde »... On ne doit pas dire merci.

Ils sortent.

ROBERT. — Ces histoires de Gisèle sur l'épaule de Jean n'ont pas l'air de troubler ta mère ?

PIERRE. — Tu n'as peut-être jamais ressenti cette drôle d'impression qu'on appelle l'amour.

ROBERT. — Oh ! si. Ça m'a coûté très cher !

PIERRE. — Ça marche un peu ?

ROBERT. — Ils ont toujours l'air peint sur leurs fauteuils. Tu as été content qu'on applaudisse ton décor ?

PIERRE. — Oui, c'est très émouvant. Ce qui est moins drôle, c'est ce que vient de me dire Nicole.

ROBERT. — Quoi donc ?

PIERRE. — Gisèle s'oppose à mon mariage.

ROBERT. — N'écoute donc pas ce que raconte Nicole ! La petite est un peu calmée ?

PIERRE. — Il n'y a rien de trop !

ROBERT. — Tâche de la détendre, c'est dans l'intérêt de tout le monde. *(Françoise entre.)* Ils sont en scène ?

FRANÇOISE. — Oui. C'est toujours comme cela, les générales ?

ROBERT. — Souvent ! Mais fichez-vous-en donc ! A votre âge on fonce dans le brouillard ! Vous avez des moyens, servez-vous-en, nom d'un chien !

FRANÇOISE. — Je vais essayer.

ROBERT. — Je vais voir cela de la salle. Et n'écoutez pas tout ce qu'on dit au théâtre, surtout quand ça vient de Nicole. Et puis dorlotez-vous un peu tous les deux, c'est excellent pour la nervosité, et ça ne coûte pas cher.

Il sort.

SCÈNE III

FRANÇOISE. — C'est une très bonne idée. Qu'est-ce qui ne va pas ?

PIERRE. — Tout !

FRANÇOISE. — Non, il y a quelque chose depuis tout à l'heure, tu as un drôle d'air, Pierre, je t'en supplie, dis-moi vite !

PIERRE. — Après la représentation, Robert nous a recommandé le calme.

FRANÇOISE. — Le meilleur moyen de me faire devenir folle, c'est de ne rien me dire. Pierre, qu'est-ce qui arrive encore ?

PIERRE. — Gisèle...

FRANÇOISE. — Qu'est-ce qu'elle a fait ?

PIERRE. — Il paraît que papa ne s'oppose plus tellement à notre mariage. C'est Gisèle qui s'y refuse.

FRANÇOISE. — Comment le sais-tu ?

PIERRE. — Nicole, naturellement !

FRANÇOISE. — Mais pourquoi ?

PIERRE. — On croit connaître les gens...

FRANÇOISE. — Cette femme est un monstre. Et d'abord ce n'est pas ta mère, ça ne la regarde pas !

PIERRE. — Elle doit s'imaginer que tu voulais réellement lui prendre son mari.

FRANÇOISE. — Ce serait ça ?

PIERRE. — Faut croire !

FRANÇOISE. — Oh ! écoute, mais qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?

PIERRE. — On ne va pas à la messe assez souvent. Quand y es-tu allée pour la dernière fois ?

FRANÇOISE. — J'ai fait ma première communion... Ça fait neuf ans.

PIERRE. — On devrait aller mettre un cierge à l'église du coin.

FRANÇOISE. — Ça n'engage à rien !

PIERRE. — Je vais laisser un mot au cycliste pour qu'il y aille dès demain matin.

FRANÇOISE. — Gisèle... C'est plus fort que moi, je n'y crois pas.

PIERRE. — Moi non plus, elle a toujours été si adorable... Ah ! mon Dieu !

FRANÇOISE. — Qu'est-ce qu'il y a ? Dis vite !

PIERRE. — J'ai trouvé : elle est jalouse, bien sûr, mais pas de mon père.

FRANÇOISE. — De qui ?

PIERRE. — De moi ! Elle m'aime !

FRANÇOISE. — Viens t'étendre un peu sur le canapé.

PIERRE. — Fiche-moi la paix, c'est très clair ! Nous sommes dans les Atrides jusqu'au cou.

FRANÇOISE. — Ah ! pas de grossièretés !

PIERRE. — Comment n'avons-nous rien vu ? Elle est tout sourire avec nous et creuse des sapes sous notre mariage dès que nous avons le dos tourné. Elle feint un flirt avec Jean Bayard pour exciter ma jalousie... Il n'y a pas à s'y tromper.

C'est cornélien ! C'est même racinien ! Tu est Aricie, je suis Hippolyte, elle est Phèdre ! Je vais lui dire deux mots à la première occasion.

FRANÇOISE. — Ah ! oui, mais pas de blague, hein ? Parce qu'une belle-mère qui aime son beau-fils c'est peut-être racinien, mais un beau-fils qui aime sa belle-mère c'est dégoûtant.

Hervé entre.

PIERRE. — Oui, mais tu sais...

HERVÉ. — Eh bien, mon petit, qu'est-ce que vous faites là ? Ça va être à vous.

FRANÇOISE. — J'ai encore une minute. Maître, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il y a eu malentendu entre nous.

PIERRE. — Qu'est-ce qui te prend ?

FRANÇOISE. — Je prends les devants. Maître, vous avez pu croire que j'étais amoureuse de vous, et ce n'est pas de votre faute, c'est de la mienne. Je désirais tant gagner votre sympathie que j'ai pu vous sembler coquette, sans le vouloir. Mais si vous m'aviez mieux connue vous auriez su que je ne suis pas de celles qui prennent le mari ou le fiancé d'une autre ! *(Bas, à Pierre :)* Je pense qu'il a compris. *(Haut :)* M'en voulez-vous encore, maître ?

HERVÉ, *qui marche de long en large et n'écoute pas.* — Du tout, mon petit. Nous en reparlerons plus tard. Mais allez en scène, je vous en supplie, vous allez la rater.

FRANÇOISE. — Chaque réplique qui sortira de ma bouche sera désormais un hymne de gratitude qui montera vers son auteur.

Elle sort.

HERVÉ. — Elle est très gentille, mais je ne comprends pas du tout.

PIERRE. — Elle a raison, papa, tu es trop intelligent pour ne pas comprendre qu'un malentendu...

HERVÉ. — Non, écoute, mon petit vieux, si ça ne te fait rien nous parlerons de cela après la représentation.

PIERRE. — Ça ne va toujours pas ?

HERVÉ. — De moins en moins. C'est triste à dire, mais ta mère est impossible.

PIERRE. — C'est invraisemblable, une comédienne pareille !

HERVÉ. — Ça lui est déjà arrivé. Quand elle sent que le public ne marche pas elle fait n'importe quoi pour le secouer. Et alors on ne sait plus où l'on va, ou plutôt on ne le sait que trop ! Si je l'avais bien en main, comme dans le temps, je pourrais redresser la situation ; maintenant, que veux-tu que je lui dise ? Elle a pris des ficelles, des trucs, des tics... Elle a joué n'importe quoi, n'importe où ! Elle ne tient aucun compte de ce que je lui ai indiqué depuis un mois. Non, c'est le désastre, la débandade... Et puis ma pièce n'est peut-être pas très bonne non plus ?

PIERRE. — Je n'en sais rien, papa.

HERVÉ. — Oui, personne n'en sait rien. Je te demande pardon, mon petit vieux, je ne devrais pas parler de ta mère comme cela...

PIERRE. — Tu veux rire, père. Ça ne vous retire pas votre talent, à l'un ni à l'autre.

HERVÉ. — Ce soir, le talent, je ne sais pas où il est, mais il se cache bien.

PIERRE, *il va pour sortir.* — Tiens, voilà Gisèle.

GISÈLE. — Je te fais fuir ?

PIERRE. — Moi, fuir devant...

GISÈLE. — Devant, devant l'ennemi ? Serait-ce moi ?

PIERRE. — Sait-on jamais ? Je vais faire un tour dans les cintres.

HERVÉ. — Alors toi aussi tu ne veux plus voir ça ? Tu quittes le champ de bataille ?

GISÈLE. — Ça ne marche pas très bien, mon pauvre vieux.

HERVÉ. — Mais si, justement, ça marche. Tout marche normalement : la terre tourne, et ce soir je commence à devenir l'auteur jadis à la mode !

GISÈLE. — Comme tu exagères toujours.

HERVÉ. — Ma chère, un auteur dramatique a rarement plus d'une dizaine de pièces à écrire. Après quoi il a tout dit et ne peut que se répéter. Je connais trop mon métier pour ne pas savoir que la répétition ne produit que deux effets : le fou rire ou l'ennui.

GISÈLE. — Si cette pièce est un échec, ça ne prouve pas que tu sois un auteur fini.

HERVÉ. — Evidemment non, mais il y a plus grave.

GISÈLE. — Plus grave ?

HERVÉ. — Pour la première fois je me sens vieillir. Oh ! je suis lucide, je n'ai plus les mêmes succès qu'autrefois, je ne vois plus dans les yeux des femmes que je rencontrais par hasard, que je ne connaissais pas, ce regard voilé suivi d'un adorable sourire complice. Maintenant les femmes me regardent quand elles me reconnaissent. Bientôt elles ne me reconnaîtront même plus. C'est le déclin ! Je ne voulais pas l'admettre et cela m'a rendu parfois un peu ridicule, odieux même.

GISÈLE. — Voyons, mon chéri.

HERVÉ. — Ton chéri ! Combien de temps le serai-je encore ! Je sentais ton regard sur moi quand j'étais entouré de jolies filles. Maintenant c'est moi qui ne te quitterai pas des yeux quand les jeunes gens tourneront autour de ma femme, comme Jean Bayard.

GISÈLE. — Oh ! Hervé... Tu serais capable d'être jaloux ? C'est trop beau. Tu sais, mon chéri, entre Jean Bayard et moi il n'y a rien du tout.

HERVÉ. — Mais oui.

GISÈLE. — Tu en es sûr ?

HERVÉ. — Alors, ce noble vieillard que tu épousas dans un moment de passion aveugle, tu l'aimes encore après cet accès de sincérité ?

GISÈLE. — Je l'aime davantage.

HERVÉ. — Tiens, c'est vrai. Je viens d'être sincère pour une fois. C'est éreintant. Parlons plutôt de choses sérieuses. Tu ne veux toujours pas de ce mariage de Françoise avec Pierre ?

GISÈLE. — Mais si, je le souhaite de tout mon cœur.

HERVÉ. — Ah ! bon, le contraire m'étonnait. Mais, alors, qu'est-ce qui t'a pris tout à l'heure ?

GISÈLE. — Hervé, je te demande pardon, je t'ai joué une comédie indigne de toi et de moi.

HERVÉ. — Voilà que tu te mets à jouer la comédie, toi aussi ?

GISÈLE. — Gabrielle m'avait fait la leçon. A

l'entendre, il me suffisait de m'opposer à ce mariage pour que tu y consentes.

HERVÉ. — Elle me connaît bien.

GISÈLE. — Je ne voulais d'ailleurs pas recourir à ce moyen qui me dégoûtait. Mais tu m'as un peu tendu la perche. Tu ne m'en veux pas.

HERVÉ. — Viens embrasser ton vieux mari.

GISÈLE. — Nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas ? Nous nous aimons... Il faudra nous faire une raison.

HERVÉ. — Il faudra. *(A Pierre qui entre :)* Alors, tu as fini ton petit tour dans les cintres ?

SCÈNE IV

PIERRE. — Oui, et je ne sais pas si c'est parce que j'écoutais d'en haut, mais on dirait que ça marche mieux.

HERVÉ. — Ah ! je vais voir cela sur le plateau.

PIERRE. — Papa, je sais que je t'embête, mais est-ce que tu penses un peu à mon mariage ?

HERVÉ. — Mon pauvre petit, ta belle-mère ici présente s'y oppose... Si tu peux réussir à la convaincre... Moi, j'ai tout essayé. Je te laisse avec elle.

Il sort.

PIERRE. — Alors, c'est donc vrai ?

GISÈLE. — Que veux-tu ! C'est pour ton bien.

PIERRE. — Et si je me suicide, ce sera aussi pour mon bien ?

GISÈLE. — Tout de suite les grands mots !... Allons, viens me faire la cour. Comment me trouves-tu ce soir ?

PIERRE. — Tu es une autre femme !

GISÈLE. — Est-ce un compliment ?

PIERRE. — Oh ! non.

GISÈLE. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Veux-tu m'embrasser tout de suite !

PIERRE. — Est-ce bien utile ?

GISÈLE. — Espèce de grossier personnage ! Prends-moi dans tes bras et couvre-moi de baisers ou je fais un scandale !

PIERRE. — Je veux bien, mais sur le front.

GISÈLE. — Evidemment ! Je ne te demande pas de m'embrasser sous la plante des pieds. Ah ! Pierrot, je ne savais pas encore très bien ce que c'était que l'amour. Ce soir, je le sais. Grâce à toi.

PIERRE. — Gisèle, ne dis plus rien, j'ai tout compris.

GISÈLE. — Voilà deux ans que je suis amoureuse, mais je n'aurais jamais cru que ce fût à ce point.

PIERRE. — Je ne le savais pas, Gisèle ! Deux ans !

GISÈLE. — Tu ne vas pas me dire que tu ne t'en es jamais douté ?

PIERRE. — Je l'ignorais totalement, Gisèle, sans quoi tu penses bien que je me serais enfui à l'autre bout du monde !

GISÈLE. — Quelle drôle d'idée. N'est-ce pas que j'ai raison d'aimer ?

PIERRE. — Non, Gisèle !

GISÈLE. — Je te demande pardon ?

PIERRE. — Je ne peux pas t'en vouloir !

GISÈLE. — Ce serait le comble !

PIERRE. — Tu as été une adolescente timide, une jeune femme réservée... Maintenant tu sors, tu viens aux répétitions, on te voit partout. Que la griserie causée par ta découverte de la vie parisienne t'égare un peu, c'est très normal ! Et c'est à elle seule que je veux attribuer un moment d'ivresse passagère que tout mon cœur te pardonne. Gisèle, je vais te parler brutalement, mais je suis dans le vrai : j'ai raison, tu ne m'aimes pas d'amour, Gisèle, tu ne m'aimes pas vraiment.

GISÈLE. — Hein ?

PIERRE. — Tu as pu prendre pour de la jalousie amoureuse la pointe de jalousie féminine qui t'a dressée contre un mariage d'amour. Papa vient de le dire : tu t'opposes à ce mariage. Eh bien ! Gisèle, non seulement je ne t'en veux pas, mais je veux que tu me croies, envers et contre toi-même : tu m'oublieras vite et ce que tu imagines être de l'amour pour moi s'effacera bientôt comme un songe malfaisant aux premiers rayons de l'aurore naissante.

GISÈLE. — Comme c'est beau !

PIERRE. — Je vais te dire ce qui s'est passé en toi : tu as cru retrouver dans son fils un nouvel Hervé, jeune, charmant... tu as des excuses.

GISÈLE. — Eh bien, moi aussi je vais te dire ce qui se passe en toi. L'imbécillité s'y bat avec la crétinerie, et la stupidité avec l'idiotie, pour savoir qui aura le dernier mot.

PIERRE. — C'est cela, dis-moi des injures, cela te soulagera.

GISÈLE. — Tu as pu croire une seconde à une énormité pareille ! Tu es grotesque, mon pauvre ami : regarde-toi dans une glace et va t'acheter une sucette.

PIERRE. — Gisèle !... Je me suis trompé ?

GISÈLE. — Tu n'as pas réfléchi à l'esprit de contradiction de ton père ? Non ? Tu n'as pas deviné que pour l'amener à consentir il fallait prendre le contre-pied de ce qu'il disait ?

PIERRE. — Oh ! c'est vrai... Pardon, Gisèle, pardon, je ne le ferai plus jamais.

GISÈLE. — Ce serait le bouquet !

PIERRE. — Je n'oserai plus te regarder en face !... Tu as obtenu de papa ?

GISÈLE. — Ah ! tu es plutôt long à comprendre !

PIERRE. — Gisèle, viens que je t'embrasse !

GISÈLE. — Non, ce serait une folie ! Je serais capable de tomber amoureuse de toi !

SCÈNE V

HERVÉ, *entrant.* — Gisèle, voyons ! Je ne peux pas entrer dans cette pièce sans te trouver dans les bras d'un homme.

GISÈLE. — Que veux-tu ! On ne peut pas lui résister !

HERVÉ. — C'est mon fils ! *(A Pierre :)* As-tu réussi à convaincre ta belle-mère ?

GISÈLE. — Il a employé la violence !

PIERRE. — Quand vous aurez fini de vous ficher de moi tous les deux ?

HERVÉ. — J'ai dit au régisseur de nous envoyer Françoise et Gabrielle pendant la scène de Jean et de Nicole.

FRANÇOISE, *entrant.* — Je vois pourquoi on m'a

fait venir ! Phèdre ! vous êtes en train de noircir Hippolyte aux yeux de Thésée !

PIERRE. — Pour l'amour du ciel, tais-toi ! Nous ne jouons plus Phèdre !

FRANÇOISE. — Je ne veux rien entendre. Maître, ce qui se passe ici, c'est cornélien, c'est même racinien !

HERVÉ. — Non, mon petit ! pas de flatterie exagérée ! Ce qui se passe ici n'est ni cornélien ni racinien, ce n'est que montanien, et c'est déjà très bien.

ROBERT, *entrant.* — Alors, ma petite, j'avais raison, vous l'avez très bien jouée, votre scène.

FRANÇOISE. — Il n'y a pas que ma scène ! Il y a ma vie privée.

PIERRE. — Mais tais-toi donc, une bonne fois pour toutes.

FRANÇOISE. — Je ne me tairai que si l'on nous marie !

PIERRE. — Mais on nous marie, tonnerre de tonnerre ! Epouse-moi et tais-toi.

HERVÉ. — Mais oui, petite dinde, taisez-vous !

GABRIELLE, *entrant.* — Ah ! non, tu ne vas pas encore torturer ces pauvres enfants... J'aurais besoin de me concentrer... Hervé, tu n'as pas de cœur.

GISÈLE et ROBERT, *ensemble.* — Mais on les marie !

FRANÇOISE et PIERRE, *ensemble.* — Mais on nous marie !

GABRIELLE. — Ah ! que je suis contente. Hervé, tu as un bon fond. Où les marions-nous ? Dans combien de temps ? Où habiteront-ils ? Il faut penser tout de suite à la voiture d'enfant si l'on veut l'avoir à temps... Tout cela est passionnant.

PIERRE. — Ecoutez, si ça ne vous fait rien, commençons par le commencement.

HERVÉ. — C'est cela, il faut que les journaux annoncent les fiançailles tout de suite.

ROBERT. — On ne fait jamais de publicité trop tôt.

GISÈLE. — Au carnet mondain ?

Tolle général.

GABRIELLE. — Ma chère, voyons, à la page des théâtres !

HERVÉ. — « Un événement dans les hautes sphères de l'art dramatique. Pierre Montagne, le jeune et talentueux décorateur, fils de M. Hervé Montagne...

FRANÇOISE. — » ... l'auteur célèbre...

HERVÉ. — Mon nom se passe d'appréciation.

ROBERT, *qui prend des notes.* — » ... et de M^me^ Gabrielle Tristan...

GABRIELLE. — Sans commentaire, bien entendu.

HERVÉ. — » ... va épouser prochainement M^lle^ Françoise Gallier, la délicieuse jeune première que tout Paris applaudit actuellement à la Comédie-Wagram, dans *la Femme simple,* le dernier triomphe d'Hervé Montagne. » Au point où nous en sommes, ce n'est pas la peine de faire la petite bouche.

GABRIELLE. — Ajoute que Françoise Gallier joue aux côtés de Gabrielle Tristan.

ROBERT. — Nous n'allons pas mettre toute l'affiche ?

PIERRE. — On pourrait peut-être aussi ne pas parler de nous, ce serait tellement plus simple.

ROBERT. — Mais laissez-moi donc faire ça, c'est mon métier !

FRANÇOISE. — Oh ! merci, monsieur, quand prévenons-nous les camarades ?

GABRIELLE. — Dès ce soir, après la représentation.

PIERRE. — Mon pauvre Robert, il va falloir que tu rachètes du champagne.

FRANÇOISE. — Passons au mariage !

PIERRE. — Elle est pressée, on la comprend.

HERVÉ. — Quand ?

GABRIELLE. — Le jour de la centième.

HERVÉ. — Le verrons-nous jamais ?

ROBERT. — Alors, à la trentième, et nous attendrons un peu si la pièce démarre d'ici là.

PIERRE. — On ne pourrait pas parler de mon mariage sans parler théâtre en même temps ?

HERVÉ. — Le public a les yeux braqués sur nous.

ROBERT. — Et de cette façon les frais de publicité sont considérablement diminués, les entrefilets nous évitent de passer les fromages.

GISÈLE. — Quelle cuisine !

ROBERT. — Vous faites un mariage en grande pompe ou dans l'intimité ?

HERVÉ et GISÈLE, *ensemble.* — Un grand mariage !

GABRIELLE. — A Saint-Augustin !

HERVÉ. — Marcel Dupré à l'orgue !

GABRIELLE. — Ninon Vallin chantera.

ROBERT. — On pourrait prévoir Edith Piaf et les Compagnons de la Chanson.

GABRIELLE. — Pourquoi pas ! J'irai voir l'archevêque.

LE RÉGISSEUR, *entrant.* — Chut ! on vous entend sur le plateau. Madame Tristan, mademoiselle Gallier, vos entrées approchent.

GABRIELLE. — Dans combien de temps ?

LE RÉGISSEUR. — Vous, madame Tristan, dans trois ou quatre minutes. M^lle^ Gallier dans presque tout de suite.

Il sort.

GABRIELLE. — Françoise, j'y pense : dans ta scène avec moi, donne plus de voix, ne joue pas mou. Ah ! maintenant le cortège ! Ça va être très compliqué.

HERVÉ. — Pourquoi ? Tu donnes le bras à ton fils, et Françoise... Au fait, mon petit, à qui dois-je faire la demande ?

GABRIELLE. — Ah ! tu vois.

FRANÇOISE. — Je suis orpheline, maître, je n'ai guère de famille. J'ai été élevée par ma sœur qui s'est convertie au bouddhisme et habite le Tibet depuis la guerre.

HERVÉ. — Je ne peux tout de même pas vous conduire moi-même à l'autel, nous aurions l'air de marier le frère et la sœur.

GABRIELLE. — Ça ne se fait plus depuis les Pharaons.

LE RÉGISSEUR, *entrant.* — Mademoiselle Gallier, c'est à vous !

FRANÇOISE. — Voilà ! Je n'ai pas le temps de vous embrasser, mais je suis bien heureuse.

PIERRE. — Je viens avec toi. *(Aux Autres :)* Mais pourquoi pas demander à Jean ?

Ils sortent.

TOUS. — Ah ! oui. Très bien.

ROBERT. — Alors, Françoise entrerait avec Jean dans l'église, suivie de Pierre au bras de sa mère, et de Gisèle au bras d'Hervé.

HERVÉ. — Voilà !

ROBERT. — C'est-à-dire qu'après la messe, Françoise et Pierre sortant les premiers, Hervé et Gabrielle viendront ensuite, et tout naturellement Jean donnera le bras à Gisèle ?

GABRIELLE. — Très bien !

ROBERT. — Conclusion : Hervé sera entré dans l'église au bras de sa seconde femme et en sortira au bras de la première, pendant que sa seconde femme sortira avec le second mari de sa première femme ? On se demandera ce qui aura pu se passer à l'intérieur.

GISÈLE. — Écoutez, je trouve tout à fait ridicule qu'on me mette dans le cortège. Je ne devrais même pas me faire voir à l'église.

HERVÉ. — Tu es folle ? Si tu n'étais pas à la cérémonie tout Paris jaserait ! Non, il y a une présence beaucoup plus gênante que la tienne : j'ai beaucoup de sympathie pour lui, ma chère Gabrielle, mais enfin la place de Jean n'est pas au mariage de mon fils, et surtout au bras de ma belle-fille.

GABRIELLE. — Tu divagues ? Tout le monde dirait que je suis fâchée avec lui ! Jean assistera au mariage.

HERVÉ. — Tu tiens absolument à me rendre ridicule ?

GABRIELLE. — Pas plus que Gisèle ne me rendra grotesque.

HERVÉ. — Ma femme sera dans le cortège.

GABRIELLE. — Mon mari aussi.

HERVÉ. — Ça devient une habitude. Tu avais déjà fait rigoler tout Paris le jour de notre mariage à Saint-Philippe.

GABRIELLE. — C'est un comble ! C'est toi qui n'arrivais pas à me passer mon alliance.

HERVÉ. — Sous prétexte de vouloir m'aider, tu rendais cette opération impossible.

GABRIELLE. — Je t'aidais parce que tu n'en sortais pas !

ROBERT, *bas, à Gisèle.* — Ils en parlent depuis vingt ans.

HERVÉ. — Tu t'agitais comme une possédée.

GABRIELLE. — Il se démenait comme un frénétique ! Toute l'église se tordait !

HERVÉ. — L'évêque ne savait plus où se mettre. Ah ! pour une fois que tu plaçais un effet comique, il faut reconnaître que tu faisais bien les choses !

GABRIELLE. — Cela vaut mieux que de faire dormir une salle entière, comme ce soir, par exemple !

HERVÉ. — Si la salle dort, c'est parce que tu joues dans tes bottes.

GABRIELLE. — C'est parce que tu as écrit la pièce avec tes pieds !

On entend un tonnerre d'applaudissements.

ROBERT. — Qu'est-ce qui se passe ?

HERVÉ. — Il se passe que Gabrielle n'est pas en scène, alors on applaudit immédiatement !

GABRIELLE. — Des excuses !

LES AUTRES. — Chut !

GABRIELLE, *reprenant plus bas.* — Des excuses ! Des excuses tout de suite ! ou je ne finis pas la pièce !

JEAN, *entrant.* — Vous avez entendu ?

ROBERT. — Il me semble qu'on vient de vous faire une belle sortie ?

JEAN. — Ce n'est pas pour moi ! La petite Françoise vient de jouer sa scène d'une façon éblouissante. La salle a saisi le prétexte de ma sortie pour l'applaudir, elle !

LE RÉGISSEUR. — Madame Tristan, vous allez la rater !

GABRIELLE. — Ah ! je suis une mauvaise comédienne ? Nous allons voir !

Elle sort.

HERVÉ. — Qu'est-ce qu'elle va faire ?

ROBERT. — Tu avais bien besoin de l'asticoter ! Tout allait bien ! Voilà que ça recommence !

HERVÉ. — C'est toi qui as mis le feu aux poudres avec ton cortège !

ROBERT. — Mon cortège ! C'est à ne pas croire !

HERVÉ. — Allons en scène, Gabrielle est capable de faire un scandale ! Tenons-nous prêts à baisser le rideau. Tu aurais mieux fait d'aller à la pêche le jour où tu m'as donné l'idée de faire jouer ma pièce à Mme Gabrielle Tristan !

ROBERT. — Je vais devenir enragé !

Ils sortent. Jean et Gisèle restent seuls.

SCÈNE VII

JEAN. — Qu'arrive-t-il encore ?

GISÈLE. — Il est question que vous conduisiez Françoise à l'autel.

JEAN. — Pourquoi ? Son immeuble a brûlé ?

GISÈLE. — Non, à l'autel de l'église Saint-Augustin, le jour de son mariage.

JEAN. — Je vous jure que ce n'est pas ma fille !

GISÈLE. — Elle n'a pas de famille. On avait pensé à vous pour faire fonction.

JEAN. — Quelle drôle d'idée.

GISÈLE. — Tout me laisse croire qu'on va y renoncer.

JEAN. — J'ai quelque chose à vous dire.

GISÈLE. — Moi aussi. Parlez le premier.

JEAN. — Vous aimez votre mari ?

GISÈLE. — Oui, Jean.

JEAN. — Voilà : c'est tout ce que j'avais à vous dire. Vous voyez bien que j'ai eu raison de ne pas vous embarquer pour les Grandes Indes à la première sommation. Qu'aviez-vous à me dire, à votre tour ?

GISÈLE. — Pardon.

JEAN. — Ça n'en vaut pas la peine.

GISÈLE. — Si, Jean, j'ai compris tout à l'heure pourquoi j'avais été coquette avec vous. Un certain nombre d'hommes me font la cour. Je pensais que ce n'était pas la pauvre Gisèle qui les attirait, mais Mme Hervé Montagne, avec qui il serait si flatteur d'avoir une liaison. Cela m'avait donné une sorte de complexe d'infériorité, même à l'égard de mon mari. Vous m'avez rendu confiance en faisant

attention à moi, vous que la gloire d'un homme de théâtre ne peut pas éblouir.

JEAN. — Et c'est votre mari qui en profitera.

GISÈLE. — Oh !... Jean... Je suis affreuse avec vous.

JEAN. — Ne croyez pas cela... Je pourrais presque vous dire que je suis habitué à ce genre de choses. Quand, en scène, je dis des mots tendres à ma partenaire je finis presque toujours par être sincère... à moins qu'elle ne soit horrible, bien sûr. Au moment où je les lui dis je l'aime vraiment. Pendant les rappels, en saluant le public, il m'arrive de lui serrer la main un peu fort. Et pourtant en sortant de scène elle me dit : « Bonsoir, à demain. » Je lui réponds : « Bonsoir, à demain. » Je suis un peu triste sur le moment, et puis ça passe. Le lendemain je recommence.

GISÈLE. — C'est un peu la même chose avec moi.

JEAN. — En mieux. Avec vous, j'étais bien plus sincère, mais j'ai été mauvais parce que le texte était de moi et qu'il ne valait rien. La scène est mal faite, elle tourne court, elle est finie. Bonsoir, à demain.

Tonnerre d'applaudissements.

GISÈLE. — Encore ? Mais on dirait que ça commence à marcher.

JEAN. — Allons voir...

SCÈNE VIII

HERVÉ, *entrant, portant Françoise dans ses bras.* — Voilà la triomphatrice !

ROBERT. — Elle a été extraordinaire !

PIERRE. — Géniale !

HERVÉ. — Les cochons se mouchent dans la salle, c'en est un vrai bonheur !

ROBERT. — Au premier rang, tout le monde sanglote.

FRANÇOISE. — Oh ! je suis morte ! Que c'est beau, le théâtre !

JEAN. — Bravo, petite Françoise !

FRANÇOISE. — Merci, merci, maître !

HERVÉ. — Hervé ! Appelez-moi Hervé. Allez vite vous changer ! Ne les laissons pas se refroidir ! Nous ferons un entr'acte très court, soyez prête le plus vite possible !

PIERRE. — Oh ! ma petite vieille, je ne savais pas que tu avais tant de talent !

Pierre et Françoise sortent.

HERVÉ. — Le miracle !

ROBERT. — Le théâtre est un drôle d'endroit.

GISÈLE. — Mais c'est merveilleux, dites-moi ?

JEAN. — Je le sentais venir pendant ma scène.

HERVÉ. — Les gens dorment, la pièce va vers la catastrophe, tout le monde attend que ce soit fini le plus vite possible. Et puis une réplique qui part des tripes, et ça y est, le public s'arrête de respirer, on sent que quelque chose va se passer !... Ah ! quel métier d'idiot !

ROBERT. — Ça change tout ! Nous allons faire des salles combles ! Je vais gagner de l'or... enfin, bien sûr, avec les charges... Mais tout de même. Ah ! la brave petite bonne femme !

JEAN. — Je suis content pour vous.

HERVÉ. — Et moi pour vous tous, mes enfants !

JEAN. — C'est Gabrielle qui va être heureuse !

SCÈNE IX

GABRIELLE, *entrant.* — Ah ! la garce ! La petite cabotine ! Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ! Elle a tout fait pour que je me casse la figure ! Elle a tiré la couverture à elle d'une manière indigne ! Vous avez entendu ma sortie ? Pas un applaudissement ! Rien ! Tout pour elle ! Oh ! mais ça ne se passera pas comme ça !

HERVÉ. — Mais, ma chère Gabrielle, elle vient de sauver la situation !

GABRIELLE. — Tu es tombé sur la tête ? La situation ? Tu veux dire qu'elle en a abusé ! Elle me sentait désemparée, ma voix ne sortait plus, alors elle a chargé ! Elle hurlait, elle pleurait, tout le grand jeu y a passé ! Ah ! je peux me vanter de lui avoir appris son métier ! Elle s'en est servi pour piétiner son pauvre professeur !

ROBERT. — Chère amie, ne vous mettez pas dans cet état, vous avez encore une entrée.

GABRIELLE. — Pour tout arranger, les lumières étaient fichues comme l'as de pique ! J'étais complètement dans le noir, elle avait tous les projecteurs ! Et puis, pour le mariage, fini, hein ! Je ne veux pas d'une pareille vipère dans le lit de mon fils ! Elle l'aurait trompé, rendu fou, bu le sang de ses veines ! Heureusement, je veillais !

HERVÉ. — Alors, ça y est, ça continue ! Quand ce n'est pas moi, c'est toi ! Est-ce que la colère des dieux va se calmer un petit peu là-haut, oui ?

LE RÉGISSEUR, *il entre et sort aussitôt.* — Madame Tristan, attention !

GABRIELLE. — Je ne veux plus revoir cette fille ! Qu'elle soit remplacée dès demain. J'espère qu'elle a une doublure ?

ROBERT. — Vous savez bien que personne n'est doublé, chère amie !

GABRIELLE. — C'est bien fait ! Tout le monde doit être doublé ! Ma décision est irrévocable : demain elle entrera en scène, ou moi. Pas les deux !

LE RÉGISSEUR. — Madame Tristan ! Madame Nicole est en train de faire du texte ! Vous l'avez ratée.

GABRIELLE. — Vous allez voir ça, si je l'ai ratée.

Elle sort en bousculant le Régisseur, qui tombe sur Hervé.

LE RÉGISSEUR. — Oh ! pardon, monsieur.

HERVÉ. — Appelez-moi maître !

Le Régisseur sort.

SCÈNE X

HERVÉ. — Oh ! mes enfants, je crois qu'on ferait mieux d'aller se coucher tout de suite.

JEAN. — Je ne l'ai jamais vue dans cet état.

GISÈLE. — Est-ce que ça peut durer longtemps ?

HERVÉ. — Entre un quart d'heure et six mois, ça dépend des fois.

ROBERT. — Le destin s'acharne sur mon pauvre théâtre !

HERVÉ. — Je vous assure qu'une certaine sérénité s'empare de moi. Je commence à comprendre les martyrs qui s'acheminaient vers la fosse aux lions en chantant des cantiques.

ROBERT. — Mais pourquoi suis-je devenu directeur de théâtre ? Que n'ai-je continué le métier de mon pauvre père, qui était dans le vrai et dans la mercerie en demi-gros !

HERVÉ. — Vous avez remarqué qu'à la fin des tragédies grecques il se passe toujours un moment tranquille avant que le héros étripe ses parents les plus chers ? Nous y sommes en plein !

Pierre entre avec Françoise en robe de mariée, en chantant la marche nuptiale.

PIERRE. — Elle s'est dépêchée pour se changer ! Voici la jeune vierge parée pour le sacrifice. Vous n'avez pas l'impression qu'on va se marier dans cinq minutes ?

HERVÉ. — Si, tout à fait !

PIERRE. — Comment ça va sur le plateau ?

HERVÉ. — Ça chauffe.

PIERRE. — Allons, tant mieux !

GISÈLE. — Mes amis, rien ne sert de dire des bêtises. Il faut mettre ces enfants en face de la réalité.

ROBERT. — Mes pauvres petits, le mariage ne se fait plus.

FRANÇOISE. — On a coupé ma scène ?

PIERRE. — Papa ! Tu as changé d'avis ?

HERVÉ. — C'est cela, c'est encore moi ! Je vous dis que je suis maudit, ce soir !

PIERRE. — C'est maman ?

JEAN. — Mon pauvre vieux, rien ne va plus, ta mère a très mal pris le triomphe de Françoise.

ROBERT. — Elle veut que Françoise soit remplacée dès demain.

HERVÉ. — On aurait aussi le temps de mettre la pièce en musique.

FRANÇOISE. — Ah ! non c'est trop ! Je n'en peux plus ! Alors... C'est... ? *(Crise de nerfs.)* Enlevez-moi cette robe ! Enlevez-la ou je la déchire !

ROBERT. — Jamais de la vie, elle n'est pas encore payée.

JEAN. — Françoise, mon petit, ne vous mettez pas dans cet état-là.

PIERRE. — Mais, papa, c'est horrible, fais quelque chose !

HERVÉ. — Oui, mon enfant, je suis là... Appelez-moi Hervé... Oh ! je ne peux pas supporter ces choses-là !

GISÈLE. — Laisse-moi faire. Allons, c'est fini.

Françoise se calme et s'assied en sanglotant doucement.

ROBERT. — Je vais préparer un communiqué à la presse. Nous allons rembourser la location dès demain. Il va falloir nous mettre d'accord pour l'indemnité aux acteurs, bien que je ne leur doive rien: cas de force majeure. Puis je louerai mon théâtre à une jeune compagnie qui me le demande pour y jouer des « soties » en provençal du XIV^e^ siècle et j'irai pêcher la truite dans quelque frais ruisseau...

Pendant qu'il a commencé à parler les autres personnages dressent l'oreille. Un bruit de plus en plus violent monte derrière le décor. Jean va ouvrir la porte et la voix de Gabrielle Tristan, la voix des grands jours, couvre les petites mesquineries de la terre.

VOIX DE GABRIELLE. — « Vous dites qu'il aime votre sœur, mais savez-vous ce que c'est que l'amour, madame ? Votre vertu bourgeoise vous l'interdit... La nuit, les portes fermées, vous n'avez jamais été cette femme qui attend, qui désire et qui tremble avec un visage pâle. Moi, j'ai eu cent fois ce visage-là ! Car j'ai cherché l'amour, oui, madame, je l'ai cherché, cherché... Mais, dans ce dernier amour, j'avais mis une telle espérance ! Je le cachais dans le fond de mon cœur comme un trésor, et votre sœur me l'a volé !... Pardon, madame, je souffre, alors je dis des choses... Mais comprenez-moi... Comprenez-moi... »

HERVÉ. — Mais elle saute deux pages de texte !

JEAN. — Ça ne fait rien, elle est merveilleuse !

HERVÉ. — Vous avez raison.

VOIX DE GABRIELLE. — « Et vous croyez qu'il la rendra heureuse ! Parbleu, on croit toujours ça, naturellement. On est dupe de ce qu'ils disent : le plus menteur à l'air d'un ange ! Vous me regardez comme si vous me détestiez... Est-ce ma faute s'il a mal agi ? Bien sûr, bien sûr, il est jeune, et moi je serai bientôt finie... Je vous en supplie, ne les mariez pas tout de suite, attendez quelques mois, quelques semaines... Vous ne répondez pas ? Mais regardez-la donc, ma pauvre figure fripée de larmes. Ce n'est plus de l'amour que je demandais, c'était un peu de pitié. Mais la pitié, vous l'ignorez, c'est une des formes de l'amour ! Adieu, madame, dites-lui seulement qu'avec lui c'est ma vie qui s'en va ! Madame ! Madame ! »

NICOLE, *entrant.* — Elle m'a coupé toutes mes répliques. Cette fois, la pièce est par terre.

Les Autres la font taire. Elle sort.

VOIX DE GABRIELLE. — « Eh bien, soit, j'accepte ma défaite. J'offre à mon amour cette honte et cette souillure. Je suis déchirée magnifiquement et j'adore ma blessure ! »

Tonnerre d'applaudissements.

HERVÉ. — Bouleversante ! Elle est bouleversante !

ROBERT. — Il fallait que j'arrive à mon âge pour voir ça.

HERVÉ. — Au théâtre, on est toujours un débutant.

JEAN. — Mon petit Pierre, tu peux être fier de ta mère !

PIERRE. — Oh ! oui.

GABRIELLE, *entrant.* — Alors ! Voilà ce que c'est qu'une mauvaise comédienne ! Et maintenant, Françoise !

PIERRE. — Maman, ne lui fais pas de mal !

GABRIELLE, *tirant Françoise.* — Qu'est-ce qui te prend ! Allez, Françoise, passe devant ! *(Tous cherchent à parler.)* Quoi ? Quoi ? Quoi ? Je ne peux tout de même pas saluer sans ma bru !

RIDEAU

Hervé. Gabrielle.

Robert. Nicole.

6 HERVÉ. — *Tu sais a qui on peut s'adresser, ma chère Gabrielle.*
GABRIELLE. — *Mais non, mon cher Hervé.* (ACTE II, SCÈNE XI.)

7 NICOLE. — *On n'a jamais étouffé les cris d'une conscience humaine dans l'épaisseur d'un manteau de vison.* (ACTE III, SCÈNE I.)

8 JEAN. — *Que tu es drôle, tu devrais jouer une pièce comique.* (ACTE III, SCÈNE II.)

9 GISÈLE. — *Eh bien, moi aussi je vais te dire ce qui se passe en toi.* (ACTE III, SCÈNE IV.)

10 GISÈLE. — *Allons, c'est fini.* (ACTE III, SCÈNE X.)

Photographies *France-Illustration*.

Jean. Gabrielle.

Gisèle. Pierre.

Gisèle. Françoise. Jean.

INTERDIT AU PUBLIC devant la critique

Dès la première représentation, à la Comédie-Wagram, d'*Interdit au public*, la critique parisienne avait bien distingué, en même temps que ses limites, les qualités propres à la pièce de Roger Dornès et Jean Marsan. Si certains s'étaient, comme il se doit, montrés plus réticents que d'autres, tous n'en avaient pas moins prédit une longue carrière à cette comédie légère et spirituelle. M. Gabriel Marcel même était loin de compte lorsqu'il écrivait dans *les Nouvelles Littéraires* :

« Il y a tout lieu de penser que la Comédie-Wagram jouera à bureaux fermés pendant plusieurs semaines. La comédie de MM. Roger Dornès et Jean Marsan, à laquelle elle nous a conviés et qui se nomme *Interdit au public*, est tout à fait divertissante. J'avais rencontré, par hasard, l'un des auteurs avant la représentation. Il parlait de la pièce avec une modestie surprenante et bien insolite. « Nous doutons fort, disait-il, que le public s'intéresse à cette vie des coulisses, à ces histoires d'acteurs. » Quelle erreur ! Le public est enchanté. »

Ce n'est pas plusieurs semaines, en effet, qu'*Interdit au public* devait tenir la gageure proposée par son titre, c'est des mois entiers. Et aujourd'hui même, alors que la pièce dépasse allégrement sa 200e représentation, ce succès semble loin d'être épuisé encore. Les critiques, en tout cas, avaient prévu dans son ensemble la réaction des spectateurs. M. J.-J. Gautier n'avait-il pas écrit dans *le Figaro* :

« Il faudrait avoir un caractère détestable, ou bien de la mauvaise foi, pour ne pas reconnaître que l'on s'est amusé à la petite pièce gaie de MM. Roger Dornès et Jean Marsan.

Etudes de mœurs théâtrales ? Non ! Instantané comique en soi, portrait-charge bourré d'allusions transparentes, et même, le plus souvent, absence totale de toute transposition. Le théâtre où l'action se déroule est la Comédie-Wagram. Le directeur en est, comme au naturel, Maxime-Fabert. La comédienne dessine sa propre caricature et se conforme joyeusement à l'image qu'offrent d'elle ses détracteurs. Quant à l'auteur, tout le monde peut lui donner un nom. La surcharge rejoint l'exactitude, mais il faut ajouter que tout cela est fait sans aucune méchanceté. »

« Il y a temps pour tout, concluait M. J.-J. Gautier. On ne fait pas du grand art tous les jours. On ne rit pas non plus tous les soirs. » M. André Ransan, de *Ce Matin*, devait se rencontrer avec le critique du *Figaro*, bien qu'il se fût efforcé de trouver d'autres raisons à son plaisir.

« C'est Diderot qui, dans son fameux *Paradoxe sur le comédien*, a pu écrire : *L'âme du comédien a été formée de l'élément subtil dont un philosophe remplissait l'espace, qui n'est ni froid ni chaud, ni pesant ni léger, qui n'affecte aucune forme déterminée et qui, également susceptible de toutes, n'en conserve aucune.*

» C'est un peu de cette âme, « élément subtil », que nous révèle cette amusante comédie, dont l'action se déroule au foyer d'un théâtre, entre le bureau du directeur et la scène, espace mystérieux et secret, interdit au public, où évoluent et s'affrontent ces personnages infiniment curieux, complexes, passionnés, fantasques et pittoresques que sont les comédiens.

» Ce théâtre, Roger Dornès et Jean Marsan le connaissent admirablement. Ils savent, en gens du milieu, ce qui se passe dans la coulisse et c'est pourquoi la satire qu'ils en donnent, vive, malicieuse, spirituelle, parfois un peu cruelle, rend un son aussi clair et aussi authentique. Leur dialogue est parsemé de mots explosifs et les situations sont d'une cocasserie qui appelle, avec certitude, l'éclat de rire. »

Cette « certitude de l'éclat de rire » avait aussi paru évidente à M. Thierry Maulnier. Il n'y trouvait, bien au contraire, aucune raison de sous-estimer la pièce. C'est pourquoi, analysant avec finesse son plaisir, en décomposait-il tous les éléments dans un article qui peut — chose rare pour une chronique dramatique — résumer toute la critique parisienne :

« En appelant leur pièce *Interdit au public*, MM. Roger Dornès et Jean Marsan coupaient les ponts derrière eux ; en cas d'insuccès, ils fournissaient un bon mot tout fait aux critiques malveillants. Ils ont payé d'audace, comme ils ont payé d'audace en situant leur action dans le bureau d'un directeur de théâtre un soir de « générale » et en la truffant d'allusions au « four » possible. Et ils ont gagné la partie.

» Ils méritaient de la gagner. *Interdit au public* est une excellente comédie, adroitement construite, dont le mouvement ne faiblit pas, et qui, sans chercher midi à quatorze heures — en dépit du rôle que jouent les pendules au deuxième acte — tend à faire au spectateur le présent d'une soirée gaie. La soirée est gaie, en effet, et s'il arrive que les rires de la salle nous empêchent d'entendre une réplique nous nous en consolons vite en riant de la suivante ; et le rire est encore sur les visages le rideau tombé, quand les gens sont sur le trottoir.

» Ce qui n'était pas si facile, continuait M. Thierry Maulnier dans *Spectateur*, c'était de faire en sorte que ce comique, si aisément perceptible à ceux qui ont fréquenté les coulisses — par exemple, cette propension des comédiens à chercher des effets, à jouer les situations jusque dans la vie réelle — fût accessible également à ceux qui ne sont pas de la partie : MM. Dornès et Marsan y ont parfaitement réussi. Ils font réellement pénétrer tout le monde à « l'envers du décor », et le spectateur le moins familier de ce qui se passe derrière les portes « interdites au public » sait aussitôt à quoi s'en tenir : cette Gabrielle Tristan que joue Mary Marquet, est-ce Cécile Sorel, est-ce Mary Marquet elle-même ? L'une et l'autre, et beaucoup d'autres, et peut-être toutes les comédiennes, peu ou prou ; et cet Hervé Montagne dont M. Jacques-Erwin met si bien en valeur les poses avantageuses, la suffisance, l'égocentrisme naïf, le Moi hypertrophié, il nous importe peu de savoir si c'est un personnage « à clé », s'il tient plutôt de Pierre Guitry ou de Sacha Frondaie ; il est l'Auteur dramatique ! »

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.

Dépôt légal 1er trimestre 1949. — Imp. no 80.
Supplément au No 174
de *France-Illustration*.